



Pétrus  
BOREL

# MADAME ISABELLE

La GabKalthèque

Pétrus BOREL

# MADAME ISABELLE

Le texte de cette réédition est conforme au  
texte de l'édition originale de la Société  
belge de librairie, Bruxelles 1844.

Sic vos non vobis.

*Le chantre de Corydon*

LE CHŒUR

Il ne fait que reprendre sa place.

LE PRINCE

Je ne fais que reprendre ma place.

LE CHŒUR et LE PRINCE, *ensemble*

Il ne fait que reprendre sa place.

Je ne fais que reprendre ma place.

*Un Opéra comique*

## I.

### CE QU'ELLE ME DIT.

Aussi bien, me dit-elle, je veux vous faire une entière confession.

Gabriel avait plus de sang que de race, de solidité que de distinction. Son amour était comme la tenue de ces gens qui ont toujours porté des habits et qui n'en ont jamais su mettre ; tout le monde disait cela autour de moi, et cependant j'estimais Gabriel ; je lui avais découvert une bonne nature et quelques qualités particulières. Je lui permis donc de se présenter chez moi, et, de mon aveu, il me faisait sa cour. Gabriel était pressant, mais maladroit ; ignorant en tout point de la science des heures. Et, je puis vous le dire, souvent le ciel a fait pour lui plus qu'il ne fera jamais pour personne ; mais alors il s'oubliait à ses rêves bleus, *blue dreams*, et me parlait de la littérature du jour : c'était pitoyable. Au contraire, avais-je besoin de repos et de solitude, il me persécutait le plus odieusement du monde : une fois, il parvient à gagner une fille qui me servait, force l'entrée d'une salle de bain où je m'étais retirée, et ... me met dans une colère affreuse. Jugez de mon état ! je m'étais fait saigner le

matin ! je le chassai. Il y eut révolusion ; je fus malade. Mais le pauvre homme ne m'avait pas compris. Il cota les progrès de notre liaison comme un compte de banque — Gabriel était dans la finance — il se jugea à découvert de deux mois d'hommages et se remit outrageusement à me baiser la main. Il me fallut de nouveau subir l'ennui de l'écouter parce qu'il n'avait pas su se faire entendre. Et cependant alors il y avait déjà bien trois mois que, pour le monde, et comme vous le dites, il était auprès de moi *le plus heureux des hommes*. Appréciez par ce fait la valeur de l'opinion. Tout à coup Gabriel recommence à parler de ses droits. Mon Dieu ! mais, je ne les lui contestais pas, moi ! seulement j'aurais voulu en Gabriel un peu plus de ce que vous avez nommé, je crois, esprit de conduite. À cette époque — novembre dernier — une négociation que je suivais de tous mes vœux. venait de se terminer le plus heureusement du monde. La duchesse de D..., dans les salons de qui je n'avais jamais été présentée, m'avait écrit de sa main : « *Je vous attends, et si vous ne venez, j'irai vous embrasser moi-même.* » Et vous le dirai-je ! c'était à Gabriel, parent de la duchesse, que je devais la faveur de cette invitation. J'étais folle de joie ; quelle femme y eût résisté ? Aussi d'abord le comblai-je de grâce ; et en vérité, je fus très bien pour lui. Ce fut même à lui, que je réservai ma main

pour entrer chez la duchesse, et j'eus sa promesse qu'il viendrait le soir même me prendre chez moi. Huit heures sonnaient et ma toilette, délicieuse et fraîche conception, s'achevait à peine. Quelques derniers apprêts furent terminés et j'allais prendre, des mains de mes habilleuses, mes gants et mon éventail, lorsqu'on frappa à la porte. C'était Gabriel.

## II.

Gabriel se jeta à mes genoux, vous connaissez ses façons.

— Madame, s'écria-t-il d'un ton emphatique et déclamatoire, vous avez entre vos mains et ma vie et ma mort. Je viens vous demander la vie.

Je lui répondis avec douceur et voulus le relever.

— Oh ! reprit-il, laissez-moi croire que vous n'êtes ni vaine ni coquette, comme ils me le disent. Madame, je vous crois bonne ; madame, vous ne voulez pas que je meure. Écoutez-moi ! et comprenez enfin ce que je souffre. Chaque jour je dépense mes forces dans une lutte trop inégale ; j'ai contre moi le ridicule et le désir ; c'est trop à la fois. Chaque jour m'apporte une torture nouvelle.

— Si le ridicule vous atteint, monsieur, lui répondis-je froidement, et par le fait des soins que vous me rendez, dès ce moment regardez-vous comme libre. Je n'exige jamais de sacrifices et n'en accepte de personne.

Gabriel se releva.

— Vous êtes cruelle, madame. et sans que rien vous y oblige. Vous me savez trop bien sous le joug pour craindre de ma part une rupture que je n'aurais pas même, je l'avoue, le courage de feindre. Vous le voyez, je suis franc. Pour être cru, la franchise est encore préférable au plus adroit des mensonges. Quand j'ai parlé de ridicule, ai-je donc entendu ce mot dans le misérable sens qu'a paru lui prêter votre esprit ombrageux — injurieuse interprétation pour tous deux, madame ! — Car c'était sciemment dépraver mes paroles. Mon amour n'a rien qui humilie ; et le vôtre... si vous me l'accordiez... le vôtre ! ... ah ! j'en aurais l'âme en joie, le cœur enivré, la tête pleine de nobles et éclatantes pensées ! Je porterais le front haut, alors ; mais pour en avoir le droit, hélas ! il faut que je le courbe ici.

Gabriel se précipita de nouveau à mes pieds.  
— Que je le courbe toujours, que je le courbe sans espoir.

Je voulus parler, il m'interrompit avec violence :

— J'ai dit ridicule? je le répète : Oui, ridicule en vérité, qui se met sous l'empire des caprices d'une femme ; qui se voue au culte d'un dieu sans pitié ; qui, d'un seul coup, abjurant son cœur et sa



raison, en fait lui-même offrande au génie tourmenteur dont furent menacés son repos et sa liberté ! Et, si je parle ainsi, Isabelle, c'est que je suis à vos genoux, et c'est qu'il faut que vous souffriez mes paroles en retour des maux que j'endure.

Comme cette scène menaçait de se prolonger et que j'en redoutais quelque ennuyeuse issue, je songeai aussitôt à l'abréger, à cause même de l'intérêt que m'inspirait Gabriel. Je demeurai calme et cherchai, par quelques bienveillantes mais sérieuses paroles, à lui faire comprendre tout ce qu'il y aurait de déraisonnable dans l'emploi, contre moi, de ces moyens de roman. Je lui rappelai combien je lui avais toujours été bonne et dévouée lorsque lui-même s'était montré complaisant et selon le monde. Enfin je le priai sincèrement de renoncer à une exagération de langage qu'on tolérait bien, il est vrai, dans quelques mélodrames de boulevard, mais que tout homme de goût devait avec soin proscrire de ses habitudes.

— Voyez d'ailleurs, mon ami, ajoutai-je en lui montrant la pendule dont l'aiguille marquait quelques minutes après huit heures, nous sommes déjà presque en retard, et je serais désolée d'arriver au milieu du tourbillon des indifférents. Peut-être même courrais-je le risque de ne pouvoir

approcher la duchesse qui, vous le savez, se trouve sitôt entourée. Voyons, remettez-vous ; donnez-moi mon bouquet et partons.

J'allais sonner, il m'arrêta le bras.

— Encore un mot, dit-il, en retenant ma main que je n'eus pas le courage de lui refuser.

— Ainsi . continua-t-il, plus calme, vous consentez à entendre mes paroles. J'en vais donc dire à votre guise, madame ! Ainsi, vous aurez été publiquement à MM. de G... et de V... parce que l'un se coiffe d'un chapeau de général, et que l'autre a fait de sa muse une dame d'honneur pour vos pensées ? À votre aise ! les femmes ont toujours adoré les plumets, et il n'y a pas d'exemple que le madrigal le plus bouffon ait effrayé aucune d'elles ; mais il vous a manqué un avilissement, madame, celui d'appartenir à quelque traitant qui, pour avoir le droit d'y pénétrer, eût certainement doré la porte de votre boudoir. Moi, je vous ai aimée et vous me méprisez ! c'est justice : Vous avez peut-être aimé ces gens-là, et ils ne vous respectaient guère. Pour moi, Isabelle, je ne veux plus être la dupe de vos beaux airs ; il est temps que mes fonctions de chambellan cessent d'être gratuites. Par amour pour vous j'ai pu les accepter ; si ce n'est donc mon amour, reconnaissez aujourd'hui mes services. J'espère surtout que, pour

me refuser, vous ne prétexterez plus de l'exagération de mon langage. Celui du général ne pouvait pas être plus simple ; j'atteste le ciel que le langage du poète n'était pas plus clair ! Ô madame, pour vous j'ai renoncé à l'innocent plaisir de la parodie. À votre tour, soyez indulgente : c'est le dernier des sacrifices que j'avais à vous faire.

### III.

En cet endroit de sa confidence, madame Isabelle appuya avec bienveillance deux de ses doigts sur mon bras, comme pour appeler plus vivement mon attention ; et, par un geste gracieux qui lui appartient et que je ne sais à nulle autre femme. relevant doucement sa tête qu'avait inclinée l'ennui de redire d'aussi cruelles paroles, elle secoua en arrière les belles boucles de ses cheveux qui tombaient à profusion de ses joues et sur son cou. Elle semblait ainsi vouloir recueillir en un seul tous les souvenirs de son récit ; elle cherchait une transition. Ce qui lui restait à dire l'embarrassait. Elle continua :

Vous le voyez, Gabriel en était venu jusqu'à l'insulte. Si je vous ai rapporté tous ces propos perdus, c'est moins pour me justifier devant vous de l'excessive rigueur que je lui tins, que pour vous expliquer comment j'y fus amenée. J'ai voulu que vous connussiez tous les détails de cette incroyable histoire. Vous en ferez ce que vous voudrez.

J'en ai fait un paragraphe de mon livre.

Madame Isabelle reprit ainsi :

## IV.

Se croyant joué, Gabriel avait usé des deux seuls moyens qui ne pouvaient lui réussir auprès de moi — les grandes phrases et l'impertinence — mais d'ailleurs il luttait contre une impossibilité : j'étais habillée. Quant à mon humeur, elle commençait de s'élever et je ne me sentais plus de résignation pour aucune chose. Je pris une résolution désespérée. Il était près de huit heures et demie ; je fis quelques pas pour sortir ; Gabriel m'arrêta de nouveau.

Je l'avoue, je fus effrayée.

Ses traits naturellement beaux avaient pris une expression sinistre et dévastée. Ses yeux, qui, jusqu'alors tristes, mais non menaçants, et comme éclairés d'un rideau de larmes, avaient rayonné de ce doux feu dont la foi sait animer l'amour, étaient devenus atones et sans reflet. C'était bien encore le désir mais ce n'était plus l'espoir. J' étais seule avec Gabriel ; je vous le répète, je fus effrayée.

Je déteste toute manifestation violente. Et pourtant je me sens dominée par la fermeté de la volonté, quand la fermeté du bras s'y associe : je suis femme là. Mais, si effrayée que je sois et à cause même de cet effroi, je puise dans les ressources de

mon trouble l'inflexibilité que donne quelquefois le courage. Quand j'ai peur, je suis plus forte — ou moins bonne — comme vous voudrez.

Gabriel m'avait barré le passage.

Sans ajouter une parole, il me ceignit de ses mains et m'enleva dans ses bras comme dans les serres d'un aigle ; je ne jetai aucun cri. De sa part, cette action était quelque chose de surnaturel. Une femme sans tenue se fût évanouie ; je jugeai à propos de n'en rien faire. Et à peine me sentis-je déposer sur les carreaux empilés au fond du boudoir, qu'achevant de dénouer moi-même ma ceinture à moitié détachée dans cette étreinte, je l'arrêtai par ce seul mot :

— Au moins, monsieur. attendrez-vous pour en finir avec moi que j'aie sonné une femme qui me défasse ! Il y a quelque chose ici que je n'ai jamais promis de vous sacrifier : c'est ma toilette.

D'un bond, Gabriel se réfugia à l'extrémité de la chambre, foudroyé et comme atteint de quelque coup mortel ; je le vis porter la main à son cœur, puis chanceler ; mais ce ne fut qu'un instant. Une pâleur éblouissante se répandit sur son visage.

— Non, non ! s'écria-t-il en croisant avec force ses deux bras contre sa poitrine où il sembla

comprimer quelque mouvement désordonné ; que personne n'entre ici, à nous voir tous deux, on devinerait qu'il vient de s'y commettre quelque crime ! ... Tous vos rubans resteront intacts, je vous le jure ! j'en jure mon honneur ... — j'allais dire le vôtre ! — Vous sortirez d'ici comme je vous y ai trouvée : sans âme pour aimer, sans cœur pour désirer, sans corps pour sentir ! Un mauvais amas de velours et de satin dont chacun s'éloignerait avec horreur, madame, dans cette fête où vous allez courir, si chacun comme moi avait pu vous entendre. Remettez votre ceinture.

J'avais frappé juste : Gabriel était *désenchanté* et ma toilette sauvée.

Après quoi, il se retira sans scandale ni colère, sans bruit de pas, sans geste d'adieu, comme une ombre détruite par un déplacement de lumière. Il me sembla même, dans l'inquiétude de mon esprit, que la porte, douée de vie et de terreur, s'était reculée à son approche, et lui avait livré passage de ses deux battants ouverts. Une étrange crainte me parcourut et j'écoutai avidement de toute mon oreille, mais je n'entendis que cette lugubre et dernière parole qui monta jusqu'à moi comme une des voix vibrantes de la conscience :

*Isabelle, vous venez de tuer le seul homme qui vous aimât.*

Alors je m'aperçus que j'étais seule. Mais le fatal avis ne m'arriva que comme une dérision.

— Oui, tué ! répétais-je à haute voix et pour achever de dissiper par là le fol et rapide effroi que m'avait infligé cette plainte solennelle — tué dans ses désirs et dans son orgueil : magnifique et rude coup pour un aussi faible bras que le mien !

Car je songeais alors, monsieur, et avec bonheur ! combien près, et souvent, j'avais été de ma défaite ; pensée délicieuse au cœur d'une femme ayant vaincu comme moi dans la défense de ses droits. Un coup d'œil jeté au miroir m'apprit pourtant que ce n'avait pas été sans quelque trouble de mon sang. J'étais sortie du combat toute belle, mais plus émue qu'une bourgeoise qui vient de tromper son mari. Donc, je me hâtai de faire disparaître sous un peu de rouge ces sottes et ridicules traces, et je demandai ma voiture.



## V.

Je restai jusqu'à minuit dans les salons de la duchesse ; Gabriel n'y parut point. Le jeune marquis Amaury que j'avais retrouvé là, et que, faute de mieux, je m'étais attaché pendant toute la soirée, s'était singulièrement obstiné à la conquête de mon bouquet. Amaury est un fat glorieux et bavard ; je repoussai constamment sa prétention.

Comme j'étais prête de partir et que je m'enveloppais de mes schalls, Amaury s'approcha une dernière fois de moi et m'adressa une adorable impertinence, — je ne sais plus quoi — une de ces choses qu'on dit à toutes les femmes, et que toutes les femmes ont la sottise de pardonner en faveur de l'originalité qui les inspire.

— *Madame, je me meurs du désir de vous...*

Le marquis est connu dans le monde pour l'énergie de ses expressions.

— *Vous ne VIOLEREZ que les convenances, monsieur !* répondis-je en prenant un grand air ; mais intérieurement je me mourais de rire.

— Bah ! reprit le jeune homme en tournant sur ses talons, *les convenances sont de fausses prudes, indignes d'un pareil honneur.*

Et il disparut dans la foule.

## VI.

Je me jetai dans ma voiture. Je m'étais follement fatiguée à poser devant quelques femmes qui ne m'avaient peut-être pas vue, et que moi je ne devais plus revoir. La duchesse elle-même, qui la veille m'avait écrit un si charmant billet, m'avait à peine accordé un sourire. J'avais le cœur vide et la tête embarrassée. Je commençai à songer que la duchesse avait pu remarquer l'absence de Gabriel et l'interpréter de quelque fâcheuse manière. La duchesse est une femme pleine de préjugés et qui a particulièrement l'ingratitude en horreur. Au milieu de toutes ces pensées, je m'endormis à moitié et ne sortis de mon assoupissement qu'au bruit du marchepied qu'on déployait devant moi ; j'étais arrivée. Je me souviens qu'à ma descente sous le dais du perron les lampes étaient éteintes, ce que j'attribuai à une négligence de valets. On avait également laissé mourir la lampe de l'escalier. Je montai précipitamment. À l'exception d'une de mes femmes qui dormait dans le parloir entre un volume de M. de Kock et un reste de bougie, je ne trouvai aucun de mes gens sur pied. Au bruit de mes pas, Rosalie se leva. J'eus bientôt traversé toutes les pièces qui précèdent ma chambre à coucher ; dix minutes

après, j'avais renvoyé cette fille dont les soins m'étaient devenus inutiles. J'entendis distinctement chacune des portes se refermer sur elle, jusqu'à la dernière dont, selon l'usage, elle emporta la clef. J'étais coiffée de nuit, j'avais les pieds nus, il ne me restait plus aucun vêtement à ôter ; j'étais seule.

## VII.

Il y avait là, sur ma toilette, autour de moi, tous les débris de cette parure de la veille, à la conservation de laquelle j'avais si durement sacrifié les désirs de Gabriel, le dirai-je ? et les miens ! Ce souvenir m'obsédait. J'étais devant mon miroir. C'est là, et à cette heure, que toute femme se confesse à elle-même. Je me complaisais à m'avouer belle et à jouir puérilement, mais avec plénitude, de la richesse de ma nature. Ô monsieur, quelle femme dans sa vie n'a été femme, une fois, de la sorte ? Chaque détail de mon corps m'enivrait d'un orgueil doux à mon cœur comme la louange de nos semblables. J'ôtai ma coiffe, et répandis amoureusement les ondes de mes cheveux sur mes épaules et sur ma gorge ; et ainsi, je m'imaginai être la pécheresse Madeleine qui n'a pour voile que ses cheveux. Puis, j'en parfilais les tresses dans mes doigts pour mieux en sentir la souplesse ; ou je les prenais à pleines mains et par touffes, mais alors ils s'échappaient et glissaient hors de ma main, comme doués eux-mêmes de la vie nouvelle qui s'était faite en moi. Mes yeux ne pouvaient se détacher de la glace où mon image les tenait vraiment fascinés. Je n'avais jamais trouvé mes bras plus blancs. ma

forme plus pure ; je n'avais jamais si bien compris la grâce et la suavité qui s'attachent à chaque mouvement de notre être. Je prenais mille poses, je me souriais de mille sourires ; et avec l'inquiétude jalouse d'un amant, je suivais chaque abaissement de mon front, chaque inflexion de ma bouche, chaque ondulation de mon sein. Puis, j'avais peur de l'audace de mon regard qui ne s'arrêtait plus ; ma nudité m'effrayait, et j'en avais la conscience, comme si mon regard eût été celui d'un homme. Je vous le dis, alors, j'avais la puissance de deux créatures. Instantanément, je me sentis illuminée d'une splendide révélation ; les mystères de l'*amour* me furent découverts, ses *éléments* et leur équation merveilleuse : chez l'homme, la *force*, la *volonté*, la *puissance* ; chez la femme, la *forme*, l'*attraction*, la *capacité*. Harmonie constante où sans cesse la force *enveloppe* la forme ; l'*attraction détermine* la volonté et la puissance est *absorbée* par la capacité ! Toutes idées qu'en cette crise du développement complet de mes plus secrètes facultés ma solitude me faisait vivantes, et du même jet de mon cerveau, il me fut donné de compléter la pensée du poète : *Toute femme a le cœur corrompu* <sup>1</sup> ; car je compris

---

<sup>1</sup> Every woman is at heart a rake.— POPE.—

qu'en l'écrivant, le poète avait menti au siècle de cette autre moitié de la vérité : *Et tout homme l'esprit corrupteur !* Cet esprit, je l'avais senti s'abaisser sur moi tout puissant et dès mon enfance. Toute petite, il m'avait prise, comme un démon sa proie. Et jusque sous les yeux de mes parents, au milieu même des jeux innocents des jeunes garçons, mes frères ! il m'avait tourmentée de ses inexplicables et désordonnés mouvements... Qu'était-ce autre chose ma subagitation actuelle ? autre chose, la rapide et profonde ardeur qui galvanisait le flux de mon sang au seul contact de mes membres entre eux !!! Certainement, la volonté du ciel se manifestait intérieurement en moi dans l'accomplissement de ce phénomène : une statue devenue femme ; une femme devenue chair ! une heure solennelle de ma destinée approchait. L'heure de la délivrance ou de l'expiation.

Car, puisque le ciel a créé la matière, monsieur, il ne peut vouloir que la matière périclisse. Pour un temps, il la peut bien tenir captive et l'envelopper dans un fatal oubli d'elle-même, mais le temps vient aussi où il la remet de sa déchéance. — Pas plus que les idées, les sensations ne sont innées. — Comme le mouvement, elles sont occasionnelles ; — le germe contient l'essence du fruit, mais n'est point le fruit lui-même. — pouvoir n'est point

produire ; — et il faut un souffle fécondant, le feu volé par Prométhée, la dévastation du désir comprimé par l'obstacle ou sorti vainqueur des limbes de l'abus, pour que l'œuvre éclore, que la vie surgisse, que la sensation soit faite.

Ainsi m'arriva-t-il.



## VIII.

Gabriel, quoiqu'il n'eût pour lui-même rencontré en mon âme aucune pitié de ses tourments, était effectivement, et à mon insu, la cause de la disposition bienveillante et extraordinaire où je me trouvais alors. Une réaction de ma pensée, par le souvenir, avait plus fait et en un instant, pour le développement des papilles de mon cœur, que, durant une heure entière, la réelle et émouvante image d'un homme aux prises avec sa passion. Éternelle application de cette loi immuable de nos actes en ce monde : *Pour autrui seulement on travaille, on produit et l'on s'use.* Cela est triste mais cela est vrai. Vous faites un livre? Autrui y met son nom. Vous vous battez? c'est l'ennemi d'autrui que vous avez tué. N'est-ce pas pour autrui qu'on dompte l'esprit, pour autrui qu'on endort les scrupules ? et le plus souvent aussi pour autrui qu'on obtient une audience secrète du ministre ; pour autrui un rendez-vous de la femme qu'on aime? Si donc vous avez eu ce bonheur, endormez-vous sur la foi des plus douces chimères, et attendez l'heure de le parfaire. Cette heure venue. un autre que vous sera introduit dans le cabinet du ministre *qui vous attend*, un autre que vous dans la chambre de la femme que

vous aimez, et avec la clef même qu'elle vous a remise. Votre ami, sans doute ! si vous croyez avoir un ami ; votre frère si vous avez un frère. Faut-il maudire le sort pour cela ? non ! le sort est juste et il offre à tous même chance. Retournez votre cœur et prenez votre revanche. À votre tour et sans scrupule, volez à votre profit les bonnes fortunes de votre ami ou de votre frère ; ou sans cela, vous courez le risque de n'être plus parmi eux qu'une puissance secondaire et de réfraction. Et du jour où cette science — la science du bien et du mal qui est la science de ce monde, — vous sera apprise, gardez-vous prudemment d'entraver en quoi que ce soit ce que préparent à grand'peine votre frère et votre ami, même si l'œuvre qu'ils construisent contraire apparemment l'œuvre que vous méditez. Vous ne savez pas, monsieur, si ce n'est point pour vous qu'ils se fatiguent et travaillent de la sorte ! — dans tous les cas, soyez sûr que ce n'est pas pour eux. — Et en agissant ainsi, vous serez sage. — Et confiant dans les vues de la Providence, vous bénirez ce courage et cette énergie qu'elle a remis à chacun de nous, pour que chacun de nous l'employât exclusivement à son bien-être qui est le gage du bien-être de tous. — Vous la sanctifierez surtout dans l'usage que feront de ces dons précieux votre ami et votre frère. — Autrement, vous seriez plus

méprisable que l'oiseau qui salit son propre nid : — rien ne vous dit en effet que vous ne vous coucherez point dans le leur.

## IX.

Incidentement, monsieur l'abbé, c'est vous expliquer pourquoi un homme de sens ne se marie jamais.

Et maintenant que vous avez compris comment, dans notre aventure, Gabriel avait fatalement joué le rôle de — *la lune*, — dispensatrice de la lumière dont elle ne jouit pas en principe, il me reste à vous apprendre au profit de qui ce rôle fut joué.

Je reviens à mon récit.

## X.

La disposition intérieure de la chambre que j'habite en hiver n'offre rien d'assez particulièrement lié aux intérêts de cette histoire pour que je m'arrête à vous en entretenir. C'est la chambre de toutes les femmes de Paris : une sorte de *buen retiro* communément meublé de divans et de chaises basses ; une alcôve tendue de lampas ; quelques niches garnies d'arbustes exotiques ; une toilette, de nombreuses glaces ; de plus, chez moi . une lampe entretenue par l'alcool et qu'une chaîne d'argent suspend au plafond. Sous la lampe, une cassolette où brûlent quelques parfums : afin qu'avant de m'arriver, les songes de la nuit se chargent de ces suaves et pénétrantes émanations qui, dans le sommeil, continuent la vie et la régénèrent.

Mais hélas ! à l'heure qu'il était, mon ami, et dans l'état de mon corps et de mon esprit, aucun de ces familiers incubes n'était assez fort pour m'occuper ou me réduire. Et pourtant, selon leur habitude, ils étaient tous fidèlement venus avec les ténèbres et s'étaient juchés à leurs places favorites ; mais cette fois non plus comme des visiteurs amis et d'honnêtes lutins ; leur entrée s'était faite avec

tumulte, leur forme avait revêtu je ne sais quelle apparence dérisoire.

## XI.

Et noctium phantasmata.

A. COMPLIES.

Plusieurs d'entre eux s'étaient introduits dans un écrin entr'ouvert d'où ils avaient tiré à grand'peine un collier de perles, et ils le trainaient sur le parquet comme une lourde chaîne, avec un épais fracas des perles qui s'entrechoquaient entre elles.

Deux autres, qu'à leur aile unique et suspendue à l'épaule comme un manteau navarrais je reconnus pour être de l'espèce des Djinns, s'étaient accrochés de toute la force de leurs bras à l'extrémité des aiguilles de la pendule. De cette manière, ils en avaient indéfiniment accéléré la rotation, et les aiguilles couraient sur le cadran emportées sous l'effort des Djinns comme les ailes d'un moulin balayées par un bon vent.

En même temps, un troisième individu de la même race avait mis en jeu le marteau qui frappe les heures ;

Et, sur le marbre de la cheminée, mesurant ses pas sur cette nouvelle harmonie, il y en avait un qui dansait la Catchouca.

En un mot, j'en aperçus partout et de toute sorte, comme au temps chaud. à la campagne, on voit chaque gramen se charger de son insecte. Les flacons de ma toilette, les cordes de ma harpe. les rubans de la sonnette soutenaient de nombreux trousseaux et de longs chapelets de ces mystérieux animalcules. Ils gravissaient à l'aide les uns des autres. et je suivais distinctement leurs mouvements. Tout à coup, plus hardi que tous, plus laid que tous, seul et au-dessus de ma tête, je découvris le père de cette insolente famille. Il était noir, rond et velu comme une grosse mouche, et se balançait aux franges de mes rideaux. De là, ainsi que des frises d'un théâtre d'où l'on peut sans crainte insulter au public, il me faisait les plus effroyables grimaces et prenait les plus odieuses postures...



## XII.

Toutes ces incroyables apparitions me donnèrent le vertige. Il me sembla que j'étais soumise à une action violente qui me faisait rapidement tourner sur moi-même, et j'éprouvai cet anéantissement que cause une valse sans fin. C'était mon sang qui refluaît sur lui-même. Une crainte formidable et sans objet passa devant mes yeux ; je saisis convulsivement une liturgie placée près de mon chevet, ma main divisa les feuillets du livre et mon doigt s'arrêta à l'endroit de ce terrible psaume XCI qui, déjà, et depuis mon enfance, m'avait tant effrayée, lorsque la voix grave de mon père faisait précéder de quelques-uns de ses lugubres versets la prière du soir dite en commun dans notre famille ; je lus : « ... *Tu ne craindras ni les épouvantes de la nuit ... ni les vaines formes qui vaguent dans les ténèbres* <sup>2</sup>. » Mais je n'en pus voir davantage. Ma main tremblait, elle s'affaissa ; le livre roula à terre. Mes paupières étaient closes, je jetai un cri.

---

<sup>2</sup> Non timebis a timore nocturno ... a negotio perambulante in tenebris. — LE ROI DAVID —

J'en rends ici le témoignage, monsieur ; ce fut peut-être l'heure de ma vie où je me sentis le plus complètement et puissamment entourer, pénétrer, paralyser par cet étrange sentiment qu'on nomme *la peur* ! Mon cœur ne battait plus, mon sang était glacé. Il ne fallait rien moins pour les refaire que la rude et nouvelle lutte qui me restait à soutenir. Je rouvrais mes yeux ; ma lampe était éteinte.

.....  
.....

## INTROMISSION

Ici la narration de madame Isabelle se trouve méchamment interrompue. Cette femme capricieuse , ayant, par un singulier hasard, reconnu en celui qui écrit ces lignes un ami d'hommes qu'elles intéressent, refusa obstinément de compléter sa confidence.

Mais les intéressés eux-mêmes se sont chargés de ce soin.

Rendons-leur grâce, madame, personne ne s'en plaindra, j'espère ;

Pas même vous.

Et en effet, votre langage mystique et laborieusement chaste, au milieu des difficultés d'un pareil récit, donnait à vos paroles je ne sais quoi de prétentieux et de guindé, de faux et de vide dont vous-même étiez fort embarrassée, je le veux croire ; comme le doit être d'ailleurs toute personne exposée à parler d'elle-même en un si étrange sujet. Vous aviez l'air, madame, d'être mal assise sur les scrupules de votre dictionnaire : équivoque et périlleuse position s'il en fut ! Vous en avez compris sans doute les dangers et le ridicule.

## I.

### CE QU'ILS ME DIRENT.

En quittant madame Isabelle, Gabriel rentra chez lui le cœur brisé. Il atteignit ses pistolets, et dans l'accès de rage amoureuse qui avait gravi jusqu'à son cerveau, il chargea ses armes et se prépara à commettre une sottise.

Mais au moment où il allait en finir avec sa douleur, il fut pris d'un fou rire qui détermina chez lui une transfusion d'humeurs et le sauva. Il aperçut, le malheureux ! un des bouts du lacet de son caleçon qui s'était détaché et traînait outrageusement sur son bas de soie. À cette vue, Gabriel lança à travers la chambre le pistolet qu'il tenait, et revenant à la vie par le burlesque, il s'écria en se laissant aller sur une chaise longue :

— Ô Providence ! si tous les hommes prêts à se tuer voulaient se donner la peine de se regarder des pieds il la tête, le suicide serait aboli.

Comme conséquence immédiate de cette réflexion philosophique, il en revint naturellement aux causes prochaines qui avaient failli déterminer le sien ; et tout en défaisant pièce il pièce sa toilette, jetant ci son habit, là sa cravate, plus loin son

gilet, il analysa son erreur de sang-froid, et en démontra le mécanisme avec autant de facilité qu'il en éprouvait à ôter le reste de ses vêtements. De telle sorte qu'il se trouva complètement nu au moment où il se trouvait complètement désabusé. Même, ce rapport neuf et piquant entre l'état actuel de ses deux natures intéressa à ce point son esprit subtil et délicat, que, dans sa bonne humeur, il allait sans doute se livrer à quelque extravagance, lorsqu'on entra chez lui sans frapper. Que les lectrices se rassurent, c'était un homme, un autre drôle qu'elles connaissent déjà, le marquis Amaury, son meilleur ami.

## II.

Amaury s'écria tout d'abord :

— Que diable fais-tu là ? tu es absurde ; mais c'est ton habitude.

— Au contraire, je me désabuse.

— Au moins, devrais-tu mettre une feuille de vigne !

De là aux politesses obligatoires il n'y avait que la main. Aussi à peine furent-elles entamées, que Gabriel, suffisamment autorisé par la courtoise invitation du marquis, s'empessa de changer de tenue, et revêtit une espèce de robe de chambre qu'au premier aspect il était aisé de confondre avec une simple couverture de laine. Ce n'était pourtant rien moins que le manteau d'un Bédouin tué à la Tafna de la propre main du général Bugeaud ; présent que ce général avait envoyé à Gabriel, y compris la tête du même Bédouin, dont ce jeune homme avait eu l'idée amère de transformer le crâne en vide-poches et les mandibules en tire-bottes.

### III.

Alors le marquis raconta il Gabriel comment il avait dans le cœur une insolente et inextinguible passion pour madame Isabelle ; et comment jusqu'à ce jour il avait perdu auprès d'elle et ses heures et ses soupirs, sans pourtant qu'ostensiblement elle le maltraitât. Au contraire !

— Absolument comme moi, fit piteusement Gabriel.

— Allons donc ! reprit le marquis, me prends-tu pour un esturgeon ? tu es, et cela est notoire, on ne peut pas mieux auprès de cette dame ; et je viens, au nom de l'amitié qui nous unit, te demander le secret de ton bonheur et aviser avec toi aux moyens de l'employer à mon usage.

Gabriel prit un ton solennel : — Tu ne connais pas la femme dont tu parles si librement, Amaury !

— Non, mon ami, autant et aussi bien que j'aspire à le faire ; et voilà pourquoi je perds journellement ma fraîcheur ; le désespoir me jaunit.

— Eh bien ! je veux te la faire connaître.

— Ce cher Gabriel ! s'écria Amaury en manifestant la volonté d'embrasser son ami : Que ne

suis-je venu six semaines plus tôt ! Je vais donc enfin être heureux... extases et délices ! ô Gabriel, le jour où, grâce à toi, je pourrai m'endormir sur le sein de cette femme adorable, demande-moi tout ce que tu voudras.

— D'abord je te demande de m'écouter tranquillement ; tu t'endormiras après si cela te convient. Je t'ai dit : Je vais te la faire connaître , j'ai voulu dire ; je vais te faire connaître son caractère.

— Gabriel ! dit le marquis, vous recommencez !

— Du tout.

— Explique-toi donc, misérable !

— Mais c'est ce qu'il m'est impossible de faire si tu bats perpétuellement la campagne. Apprends donc enfin la vérité : je ne suis pas plus avancé que tu ne le dis être dans les bonnes grâces de madame Isabelle. Voilà.

Et ici Gabriel, tout d'un trait. et de quel trait, grand Dieu ! fit au marquis un récit fidèle de sa déconvenue du soir même. Il eut soin toutefois de supprimer l'histoire de son suicide avorté.



## IV.

— Oui, dit-il, en s'exaspérant à ce souvenir, j'ai attaqué son cœur, son amour-propre et jusqu'à ses sens. J'ai presque pleuré à ses genoux, j'y ai assurément vidé ma poche de fiel ; de plus, ma main s'est égarée au-delà de ses lombes ; mais, ô Amaury ! j'ai échoué ; il y a eu un moment où j'ai même cru qu'elle me riait au nez. Cette femme est incomplète.

— Voilà qui me confond et m'humilie pour toi, dit Amaury en écrasant du talon de sa botte la queue du chien de Gabriel étendu devant lui. Elle a pourtant eu quelques aventures assez scandaleuses et avec des gens qui ne nous valaient guère : un poète, un général... quelque chose de fort bas.

— Et c'est précisément ce que je lui ai dit en face, s'écria Gabriel ; — Tiens donc un peu tes pieds tranquilles ! tu as fait un mal horrible à mon pauvre Tomaso ; il faudra que je l'envoie chez le vétérinaire.

— Quand je dis des aventures scandaleuses, continua Amaury, je m'explique ; et le scandale n'est pas où tu le crois, peut-être ! Car, après tout, poète ou général, que nous importait à nous autres ? un

amant avoué n'est jamais une tache, c'est tout au plus une erreur ; l'amour-propre des femmes sait y mettre bon ordre. Mais le mal, c'est que poète et général n'ont été, entre les mains de cette femme, que des dupes et des plastrons ; et que nous, Gabriel, ne fûmes pour elle que des niais dont elle riait tout bas ! l'infamie, c'est que, à l'aide de ces *pavillons* et de ces *chandeliers*, elle vaquait librement et sans crainte à d'autres amours ! Et nous les avons ignorées ! Et aucun de nous ne les soupçonna ! Et moi-même je n'en fus instruit que trop tard pour en profiter ! voilà où est le crime, voilà où est le scandale !

— De sorte qu'aujourd'hui, tu le crois, elle voudrait faire de nous d'autres *chandeliers* ? de nouveaux *pavillons* ?

— D'autres *chandeliers*, dis-tu ? tu m'éclaires... c'est cela même ! Et se levant brusquement comme inspiré de quelque grande idée : — Soit ! dit Amaury, mon plan est fait.

Il se promena quelques minutes par la chambre, puis revenant rapidement à Gabriel : — Le mari de madame Isabelle connaît-il ton écriture et tes gens ?

— Pas plus qu'il ne me connaît moi-même.

— C'est ce qu'il nous faut ; prends une plume.

Le marquis dicta ; Gabriel écrivit :

Monsieur,

Je cède, je me rends ; cette nuit nous réunira.  
Confiez-vous au guide chargé de ce billet.

*Signé :*

La femme pour laquelle vous prétendez brûler.

Amaury sonna un domestique et lui remit le billet. Il lui donna quelques ordres à voix basse.

— Mais monsieur ? ... objecta le valet.

— Vous le trouverez chez lui, répliqua le marquis, ailez et faites ce que je vous dis. — Maintenant, dit-il à Gabriel, habille-toi et viens avec moi.

Gabriel s'habilla, et ils sortirent tous deux.

## V.

— Et, tiens, veux-tu que je te dise ? reprit Amaury, dans le chemin, ne pouvant même un instant détourner l'activité de sa pensée du sujet qui l'occupait. — Voici en résumé cc que je pense de madame Isabelle. Ce n'est ni une débauchée, ni une prude, ni une dévote, ni une athée ; elle n'est ni froide, ni sensuelle, ni chaste, ni libertine, et cependant elle est à la fois tout cela : c'est une hypocrite ! Selon le caractère présumé des hommes dont elle souffre l'approche, son langage se dénature, sa forme se transsubstantie. Elle a constamment tenu en haleine le général, en le recevant en peignoir et en feignant avec lui une ampleur de sentiments qui plaît aux gens d'épée ; la blancheur de sa guimpe et cc jargon mystique dont elle a les trésors en réserve pour quelques initiés ont facilement ébloui le poète. Devant un matérialiste elle nierait la pensée, devant un luthérien la liberté. Avec toi, dont l'exaltation romanesque et les petites colères avaient pour elle le charme d'une comédie de salon, elle a fait de la dignité et s'est couverte de plus de voiles qu'il n'en faut pour abriter ce qui reste de pudeurs sur la terre. En l'adorant respectueusement tu l'as mise dans la nécessité de ne plus pouvoir se passer

de tes respects. C'est fâcheux. Au contraire, est-ce moi qu'elle admet dans le sanctuaire ? elle a l'oreille d'une facilité rare ; elle entend tout, comprend tout, répond à tout, convient de tout ; — même —

Qu'il est possible que l'amour ne soit que le contact de deux épidermes ;

Que la vie est composée de temps, et la vertu aussi ;

Qu'une femme pardonne toujours une insulte faite au profit de sa vanité ;

Que la honte n'est qu'un sentiment de luxe ;

Qu'on ne s'en couvre que quand on a été assez sot pour convenir de sa nudité ;

Que ne pas convenir de sa nudité ce n'est pas être nu ;

Que les femmes sont comme les girouettes qui ne se fixent que quand elles se rouillent ;

Que pour beaucoup d'entre elles un mari n'est qu'un paradoxe,

Pour quelques-unes un paravent,

Pour toutes un parachute ;

Qu'à certaines il suffit pour devenir mères d'avoir l'esprit fortement préoccupé de l'époux ;

Que la première pensée de la femme mariée est de songer à devenir veuve ;

Que malgré tout, il peut y avoir du bon dans le mariage, ne serait-ce que le plaisir d'en oublier parfois les obligations ;

Et qu'enfin, à cet égard, les lois, en matière de fidélité conjugale, ne sont que des maximes de police sociale dont toute personne sensée peut faire l'interprétation, l'application, l'exception — selon l'esprit de la chose.

Malheureusement, en convenant de tout cela, elle prétend en même temps que ce n'est d'aucune conséquence pour elle, et que les hommes qui la sollicitent sont ou trop maladroits ou trop confiants en eux-mêmes pour qu'elle les redoute. C'est ce que j'ai à cœur de savoir.

— Et moi aussi ! dit Gabriel.

## VI.

Sur ce propos, ils arrivèrent au coin de l'allée de Marigny ; ils firent encore quelques pas, et Amaury atteignant une clef de sa poche ouvrit la porte d'un jardin clos de murs du côté des Champs-Élysées et dépendant d'un hôtel qu'on apercevait plus loin. Il y fit entrer Gabriel et le suivit.

— Vive Dieu ! s'écria Gabriel, mais nous sommes chez ma cousine ; tu m'as conduit chez la duchesse de D ... !

— Précisément, dit Amaury en refermant la porte avec précaution.

— C'est étonnant ; j'ai toujours ignoré qu'il y eût sortie par-là !

— C'est que tu n'avais pas, pour le savoir, les mêmes raisons que moi, répondit mystérieusement Amaury.

— Comment ! fit Gabriel stupéfait, tu serais...

— Ni plus, ni moins, mon cher ami ! Autrement, à quel titre aurais-je cette clef ? Amaury l'avait volée au jardinier ; il porta la clef à ses lèvres.

— Pauvre duc ! dit Gabriel, c'est pourtant mon cousin !

— Maintenant, reprit Amaury, je vais te confier mes projets ; sois attentif. Tu sais que, de tous les hommes dont se moque madame Isabelle, l'homme qui a le plus à se plaindre de ses rigueurs est naturellement son mari ; et tu sais aussi, sous quel prétexte frivole (on lui reproche de ne se nourrir que d'asperges !), le pauvre diable est depuis près de deux ans exilé de la chambre de sa femme. Si nous en avons le temps, je t'expliquerais comme quoi la déglutition fréquente de l'asperge peut déterminer un inconvénient quotidien qu'ici l'épouse prétend avoir uniquement repoussé dans la personne de son époux. Mais je passe. Privé des consolations que, d'abord . en honnête homme, il chercha fidèlement auprès de sa femme, tu dois croire que le mari de madame Isabelle fut porté à se consoler ailleurs. Il n'y fit faute : sa nature l'y contraignait ; il céda au vœu de la nature ; et beaucoup de femmes qui plaignaient hautement son malheur, se chargèrent volontiers de réparer envers lui l'injustice de la sienne. Mais aujourd'hui, voici ce qui lui arrive : Dans le nombre des femmes auprès desquelles il s'est permis, de son chef, d'aller mendier quelque pitié, il s'en trouve une d'impitoyable ; et cette femme c'est ta cousine.

— Encore ma cousine !



— Oui, mon ami ; et de laquelle M. Isabelle est si follement épris que, pour baiser le bout de la mitaine qu'elle chausse, il consentirait lui-même à ne jamais porter de gants ; il y a des gens qui sont faits comme ça. Tu comprends *ben* aussi que, placé comme je le suis dans l'estime de la duchesse, je n'ai pu ignorer les prétentions de ce monsieur à se faire estimer à son égal ; je lui ai donc envoyé un billet.

— Tu lui as adressé un cartel ?

— Non pas : un billet que tu as écrit toi-même, et que je t'ai dicté ; un billet charmant, ma foi ! qu'il doit avoir à l'heure qu'il est, et que, grâce à sa préoccupation amoureuse, l'excellent homme va reconnaître tout de suite pour être de la duchesse.

— En vérité ?

— Sans aucun doute.

— Mais c'est délicieux !

— Mieux que cela. Écoute-moi, et ne m'interromps plus. Conséquemment aux ordres que j'ai donnés, il va venir dans quelques minutes, et alors nous avons entre les mains de quoi assurer notre vengeance.

Gabriel ne put s'empêcher de frémir, et saisissant vivement le bras du marquis :

— Amaury, dit-il, d'un ton pénétré, je ne consentirai jamais à me venger des dédains d'une coquette que je méprise, sur un infortuné à qui je ne connais d'autre tort que de ne pas être cocu de ma façon. Je me liguerais plutôt avec lui s'il le fallait, et...

## VII.

— Et c'est justement ce que je te propose, interrompit Amaury. Encore une fois, écoute et tais-toi. Ton aventure de ce soir avec madame Isabelle, a, comme elle dirait elle-même, remué profondément son limon de pécheresse, ou, en d'autres termes, élevé de quelques degrés la température de son sang. À mon avis elle est dans la disposition qu'il faut pour désirer elle-même sa propre défaite, et permettre à l'assaillant qui la tenterait de profiter largement des brèches que tu as pu faire. Or, j'ai imaginé que ce fût le mari qui en profitât. Qu'en penses-tu ? N'est-ce point à la fois, naturel, moral et équitable ?

— Je pense que tu es fou.

— Je t'avise encore que c'est le seul moyen qui nous reste de mettre à la raison la femme que nous avons à *passéger*.

— Je n'y comprends pas un mot.

— Et voici comment je l'entends : Par l'ingénieuse fraude dont j'ai fait œuvre, et à laquelle tu as prêté la main — par le moyen de notre billet — nous allons avoir jusqu'à demain le mari de madame Isabelle à notre disposition, Il vient, les yeux bandés,

et assez aveuglé de reste par sa concupiscence pour qu'à la rigueur on eût pu lui épargner le bandeau ; mais il s'agissait d'intérêts trop chers, et je n'ai voulu rien négliger de ce que la prudence ordonne. Or, monsieur Isabelle arrivé, tu t'en empires ; et, remontant avec lui en voiture, tu le promènes ainsi dans Paris jusqu'à onze heures.

— Pourquoi faire ?

— Pour me donner du temps. — À onze heures, ton valet, — celui qui va l'amener ici, un garçon fort intelligent, et qui m'est particulièrement dévoué...

— Jusqu'à mes valets qui lui sont dévoués ! murmura Gabriel, mais c'est à n'y pas croire !...

— Ton valet, dis-je, aura grisé, endormi ou écarté tout ce qui, à l'hôtel de madame Isabelle, pourrait entraver notre marche et nous trahir ; à onze heures donc, il te sera possible, sans être vu de personne, de t'introduire avec le mari jusqu'à la chambre de ladite dame.

— Et toi ?

— Moi, je vais entrer chez la duchesse où j'occuperai notre belle ennemie. Quant au chemin qu'il te faudra prendre, il est facile : tu monteras par le grand escalier, traverseras le parloir...

— Abrège, dit Gabriel, je connais les lieux.

— Soit ; tu arriveras. Dans un coin de la chambre se trouve un étui de harpe, tu y insèreras M. Isabelle, et surtout n'oublie pas de lui prescrire la plus grande immobilité.

— Mais si l'étui est fermé ?

— Il est ouvert. D'ailleurs voici la clef, dit Amaury, et il remit une petite clef à Gabriel.

## VIII.

— Ah ça ! dis-moi, tu as donc toutes les clefs de Paris? dit celui-ci.

— Oui, de temps en temps, répondit Amaury, c'est une manie que j'ai comme ça. On m'en donne souvent, j'en achète quelquefois, j'en vole partout ; ça peut servir à l'occasion, et tu en as la preuve. Pas plus tard que ce matin, j'ai dérobé celle-ci ; et lorsqu'on s'apercevra de mon larcin, il sera inutile d'en faire faire une seconde. Ce que je te recommande seulement, c'est d'avoir bien soin de la laisser à la boîte, lorsque la boîte contiendra le mari. Il est essentiel que madame Isabelle ait la facilité de le mettre hors. Cela fait, tu pourras aller te coucher ; notre triomphe est assuré.

— Très bien ! dit Gabriel médiocrement satisfait de son rôle, mais je ne vois pas en quoi nous triomphons par-là ?

— En quoi ? homme de peu de foi ! mais en tout ! C'est que le mari aura passé la nuit chez sa femme ; c'est qu'avec l'habitude de madame Isabelle de se faire enfermer dans son appartement, il lui sera impossible de se débarrasser de ce visiteur inattendu sans appeler quelqu'un ; c'est que, pour

rien au monde, elle ne voudrait un témoin de la réintégration apparente dudit visiteur dans les droits qu'il tient de l'état-civil et de l'église ; — ce dont il abuserait énormément ! — En un mot, c'est qu'obligée d'attendre le jour et d'employer la ruse pour le faire sortir, elle se trouvera à la merci de ceux qui, au jour, se tiendront derrière la porte attendant qu'elle veuille bien les recevoir ; de toi, de moi, qu'elle sera forcée d'accepter pour alliés ne pouvant faire mieux ; et à qui elle accordera tous les droits possibles pour se soustraire au rétablissement de celui qu'elle exécra le plus ; le droit du mari.

— Et le mari que dira-t-il ?

— Le mari sera trop heureux de sa bonne fortune ; quoique, à vrai dire, il ne compte pas précisément sur celle que nous lui préparons. Ne faisons-nous pas son bonheur ? et, s'il s'exaspère, j'ai son secret : le nom de la duchesse le fera taire.

— Mais, s'il se révolte dans l'étui avant l'arrivée de sa femme ?

— Ne t'ai-je pas déjà dit de lui recommander l'immobilité ? D'ailleurs ne crains rien, il sera obéissant.

— Ainsi tu te résous à ce qu'il profite pleinement des bénéfices de sa captivité ? dit Gabriel en retenant un soupir qu'Amaury devina cependant.

— Bien certainement ! Et que nous importe ? un mari ! *il ne fait que reprendre sa place.*

— C'est vrai, répondit Gabriel.



## IX.

— Chut ! fit Amaury, une voiture s'arrête à la porte... c'est sans doute notre homme.

En effet, c'étaient M. Isabelle et son guide, Grand-Jean, le domestique de Gabriel.

Ce dernier seul mit pied à terre, et rendit compte de sa mission. Il avait trouvé M. Isabelle d'une docilité remarquable ; et après lui avoir vu couvrir le billet de baisers enflammés, il l'avait entendu s'écrier : *Oui, oui, mon ami ; j'y consens : Mets-moi un bandeau, mets m'en deux, mets-moi même les menottes ; j'accepte tout. La femme qui a écrit cela saura bien me les ôter !* Alors, ajouta Grand-Jean je l'ai bandé ; et tout à coup, il a crié très fort : *Partons ! Partons, sans plus tarder !* Là-dessus, comme je n'avais pas ordre de le contrarier, nous avons roulé et nous voilà.

— Grand-Jean, mon ami, je suis content de toi ! dit Amaury, — Gabriel, donne-moi ta bourse...

— Monsieur le marquis est bien honnête, répondit Grand-Jean en saluant. Gabriel donna sa bourse. Amaury la vida dans le chapeau de Grand-Jean.

— Maintenant, dit-il, en s'adressant à Gabriel dont il pressa énergiquement la main, maintenant c'est à ton tour ; il faut partir. Je n'ai plus rien à te recommander, notre sort dépend de toi. — Et consultant sa montre : — Dix heures ! il n'y a pas un instant à perdre. Que ce soir tout se fasse comme j'ai ordonné et je répons du succès de notre entreprise. Même, si tu m'en crois, dit-il encore, comme frappé d'une importante idée, ton homme une fois mis en sûreté, tu ne sortiras pas de l'hôtel. — Gabriel fit un geste, — n'en sors pas, c'est plus prudent, répéta Amaury ; il lorgna le ciel — D'ailleurs la nuit sera superbe ; et d'un des bancs de la cour où je te conseille de la passer, ta vue s'étend en plein sur le balcon de madame Isabelle. Ainsi, par là encore, toi présent, point d'évasion possible. Dans notre position, mon ami, il faut songer à tout. Allons, va ! Il lui pressa de nouveau la main. — À bientôt, sois ponctuel et compte sur moi.

Gabriel monta dans le cabriolet et partit.

## X.

Nous ne suivrons pas Gabriel dans sa promenade avec M. Isabelle. Trop avancé dans cette affaire pour songer à reculer, il sentait néanmoins son pourpoint se crever d'impatience en songeant à toutes les charges dont l'avait investi le marquis. — Comment ! pensa-t-il, il mutile mon chien, compromet ma plume, suborne mes gens, les paie de ma bourse, m'affuble de cet imbécile, et veut encore que je passe la nuit à la belle étoile... ? Je suis vraiment très heureux de ne pas être marié ! ... mais c'est une dérision ! je veux coucher chez moi ; et je retournerai plutôt aux Champs-Élysées formuler nettement de mes intentions à cet égard.

Cependant, peu à peu, Gabriel se radoucit et redoubla son humeur chagrine de l'exquise vengeance qui lui était promise. Il ne répondit pas aux nombreuses questions de son compagnon : — *Arrivons-nous bientôt ? — C'est donc à la campagne ?* etc. etc. ; lui fit parcourir une ou deux fois la longueur des boulevards et à onze heures précises entra avec lui à l'hôtel Isabelle.

Pendant ce temps. Grand-Jean en avait nettoyé les issues. Il avait ménagé à deux femmes de

chambre un entretien secret avec d'honnêtes laquais de sa connaissance ; donné personnellement une leçon de magnétisme à une troisième ; offert à la cuisinière un pot de confitures à la rhubarbe ; au palefrenier un billet d'Ambigu et au portier une bouteille de rhum. Quant au laquais et au cocher qui accompagnaient leur maîtresse, des mesures spéciales devaient leur être appliquées plus tard.

Ainsi, Gabriel et M. Isabelle s'introduisirent dans l'hôtel sans qu'aucune question leur fût faite. Ils gagnèrent de même la chambre de madame Isabelle. Là, M. Isabelle, qui se croyait au terme de ses vœux et sans doute en présence de la duchesse, se jeta à genoux et s'écria : *Tant de bontés, Madame...* Mais Gabriel lui mit une main sur la bouche, et de l'autre le relevant, il le conduisit jusqu'au fatal étui. — *Taisez-vous*, lui dit-il à l'oreille, *et mettez-vous pour quelques minutes... dans ce cabinet ; surtout, gardez-vous de bouger !* — *Je comprends*, répondit amoureusement M. Isabelle, *le mystère et le silence sont les hôtes de la volupté, et je suis dans son temple ! faites votre devoir, jeune homme !* Alors il se plaça dans la boîte et Gabriel la ferma sur lui.

## XI.

Cette expédition terminée, Gabriel remonta en voiture et retourna en toute hâte à l'allée de Margny. Il frappa inutilement à la petite porte, on ne répondit point. Quelques vagues soupçons traversèrent son esprit. Il aurait voulu rendre compte au marquis et de ce qu'il avait fait et de sa résolution de ne point bivouaquer sous le balcon de madame Isabelle : il espérait au moins que Grand-Jean l'aurait attendu. Dans l'inquiétude qui le saisit, il fit le tour des murs ; de ce côté, la nuit était obscure et le plus profond silence régnait. Dans la contre-allée stationnaient les équipages. Quelques cochers se promenaient sur la chaussée ; Gabriel se rapprocha d'eux. En cet endroit, des hautes fenêtres éclairées de l'hôtel de la duchesse le bruit de la fête arriva jusqu'à lui . On dansait. Des ombres nombreuses et rapides passaient devant la soie des rideaux ; quelques éclats d'instruments se faisaient entendre : un instinct jaloux lui fit découvrir une partie de la vérité. — Elle est là, se dit-il, elle qu'aujourd'hui même, j'ai eue captive entre mes bras et qu'il n'eût tenu qu'à moi d'y garder ! Elle est là, au milieu d'hommes dont le regard s'attache à son flanc d'aussi près et plus avant que les bouquets de

sa robe de bal... et le bal s'en va la livrant à leurs atteintes... Mon Dieu ! ... — Et que fais-je ici, moi-même, ajouta-t-il tout à coup avec une sorte de désespoir concentré, moi, qu'elle cherche sans doute parmi eux ; moi, qu'elle aime... peut-être ! — Il se sentit comme flagellé par un remords à cette pensée : — Et si elle m'aime, de quelle infamie ne viens-je pas de me couvrir, quelle lâcheté ne viens-je pas de commettre ! ou, suis-je enfin privé du sens ou du cœur, que je ne la veux plus tenir que de la ruse et de la contrainte ! ... Non ! plutôt la perdre ! et je renonce à cette indignité ; et je vais de ce pas entrer dans le bal où je lui dirai tout ; et elle me pardonnera... car elle m'aime !

En ce moment minuit sonna et une des voitures près desquelles il se trouvait quitta la file et s'avança sous la grande porte de l'hôtel toute flamboyante de gaz. On avait appelé un nom que, dans son trouble, Gabriel n'entendit pas. La voiture était un landau ; une femme y monta dont il ne put voir que la forme, tant elle était enveloppée de schalls. Mais, quelle ne fut pas sa surprise, lorsque dans le cocher, qui avec une injure lui détacha un vigoureux coup de fouet, il crut reconnaître Amaury, et dans le laquais qui fermait la portière, Grand-Jean, son propre domestique.

— Voilà d'insolentes ressemblances ! dit-il en proie à un singulier doute ; mais à coup sûr je suis le jouet de quelque illusion... Et sans s'arrêter à plus de conjectures, il entra résolument chez la duchesse. Dans les salons, son air égaré et le désordre de sa tenue divertirent quelques jeunes gens qu'il fut tenté de souffleter. Il parcourut tout le bal, madame Isabelle n'y était pas ; il se hasarda à s'informer, elle était partie. Alors son cerveau s'alluma d'une formidable colère. Tant d'anxiétés le dévoiraient qu'il craignit de s'interroger. — C'était donc elle ! s'écria-t-il les lèvres tremblantes, le poing fermé ; ah ! peut-être est-il temps encore de la rejoindre... Et il se précipita hors de cette infidèle maison, maudissant Amaury, se maudissant lui-même, et dans un état d'exaspération qui le fit prendre pour un fou par quelques personnes. Il oublia même qu'il avait laissé son cabriolet près de la porte du jardin, et forçant l'entrée d'un coupé dont propriétaire valsait présentement avec la duchesse : — Rue Neuve-des-Mathurins, cria-t-il ; brûlez les chevaux ! Le cocher à moitié endormi n'entendit rien, le prit pour son maître, et en dix minutes le conduisit rue Bertin-Hillerin.

Arrivé là, seulement, Gabriel s'aperçut de sa méprise. Il se vit dans la nécessité de livrer un combat au cocher, et ne put s'en débarrasser qu'à

grand'peine. Cependant il y parvint, le terrassa, puis, profitant de sa victoire, se mit à courir jusqu'au pont de la Concorde. Alors il s'arrêta et reprit haleine. Et, tout en étanchant la sueur qui dégouttait de son front, il en sentit intérieurement les apophyses se tapisser de noir. L'eau de la Seine bruissait à ses pieds, les ondes du vent qui s'était élevé lui en apportèrent l'odeur fade et crue, il lui sembla qu'elle était chargée d'un parfum de suicide : il était seul... sur le pont... et au bord du parapet... Heureusement, une nouvelle imagination le sauva de lui-même. Gabriel eut une vision : la morgue et son spectacle public se dressèrent devant lui... et, sous l'oppression de ce hideux cauchemar, il se remit à courir et ne s'arrêta plus qu'en touchant le seuil de madame Isabelle. Mais, hélas ! l'hôtel était fermé, toutes les fenêtres étaient éteintes, et les noires murailles, froides et muettes, lui parurent autant d'incorruptibles sentinelles qui défendaient une escalade. L'immobilité de cette maison acheva de désespérer Gabriel ; il eût voulu en remuer les pierres, les interroger, leur arracher le secret de ce qu'elles lui cachaient... Il s'assit sur un banc et pleura. Après quoi, n'ayant plus rien à attendre à cette porte, brisé de fatigue et de douleur, le cœur tordu de jalousie, haletant et sans parole, il s'en éloigna avec un épouvantable geste et



prit le chemin de sa demeure. Il était une heure du matin.

## XII.

Oui ! Amaury était un traître.

Blasé quelque peu sur les plaisirs vulgaires, il aimait à épicer ses jouissances des drogues escaladatives. Aussi s'arrêta-t-il de préférence à cette monstrueuse combinaison. —

Se faire, quoique indigne, admettre au combat en peignant son écu d'une fausse devise.

L'action engagée, dépouiller bravement devant l'ennemi ses armes d'emprunt.

La victoire obtenue, avoir au besoin, sous la main, pour en régler les droits, si le vaincu les discutait, un mestre-de-camp dont on n'invoque jamais gratuitement la présence dans l'arène : — un mari.

Voyons comment ce vaillant homme aborda les difficultés d'un tel programme :

Avant de sortir du bal où madame Isabelle avait paru dans toute sa magnificence, le marquis, insolent et concis comme une épigramme de Martial, lui avait, ainsi qu'il a été dit à la première partie de cette histoire, résumé dans un mot la nature et la somme de ses prétentions. Madame Isabelle était

donc dûment avertie , et ce ne fut pas en ce qui la concerne qu'il y eut trahison ; Amaury de ce côté avait scrupuleusement rempli son devoir : Il avait fait sa profession de foi.

Mais, où la trahison éclata, ce fut dans l'odieux égoïsme d'Amaury qui, au mépris de la foi jurée et du partage promis, s'attribua à lui seul une proie dont la moitié appartenait à un autre ; où il y eut lâcheté et manquement à l'honneur, ce fut dans le viol qu'il accomplit honteusement des saintes lois de l'amitié, seul viol que nous flétrissions en cette affaire. Car, de s'introduire — et il le fit ! — dans la chambre d'une femme ; de la sardanapaliser ; de se faire pardonner son outrage par l'excès même et la continuité de l'outrage ; est-ce une forfaiture ? le marquis prétend que non : — C'est de la force, dit-il, c'est de l'audace, c'est du bonheur ! et il ajoute : — Il serait plus qu'absurde, il serait injuste et mal ordonné, de reprendre, au nom d'une société qui ne s'en plaint pas et n'a rien à y voir, un rite individuel que chez nous la personne offensée finit ordinairement par accepter comme un hommage et désire toujours comme un bien. Ce qui revient à cette autre option, que, à cet endroit de nos mœurs, l'intention seule, à l'égal d'une phrase tronquée, peut être malséante et injurieuse ; mais que, la phrase

complétée – autrement dit, l'intention accomplie  
– on est absous.

Cela étant, rentrons dans l'action.

### XIII.

Et commençons par dire que Grand-Jean, n'ayant plus à s'occuper de ses congénères de la rue Neuve-des-Mathurins, était, depuis longtemps et avant son maître, lui-même à l'allée de Marigny. Là, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre, il s'était mis en communication avec le cocher, le laquais de madame Isabelle, et leur avait volé leur livrée. Ainsi, quand madame Isabelle monta en voiture, Amaury était sur le siège et Grand-Jean derrière. On comprend, par ce moyen, comment Gabriel crut avoir vu ce qu'il vit et ne put douter d'avoir reçu ce qui lui tomba sur les épaules.

À peine la voiture fut-elle arrivée dans la cour de l'hôtel Isabelle, que, laissant à Grand-Jean le soin d'occuper quelques minutes la maîtresse du lieu, Amaury abandonna sa livrée sur le siège. Il s'en laissa couler doucement, et débarrassé de l'ignoble casaque, redevint ce qu'il était, marquis et brillant cavalier. Il eut un moment la pensée de se présenter ainsi à madame Isabelle et de lui offrir la main jusque chez elle. Mais cette impudence charmante pouvait ne pas réussir. Amaury préféra un droit à une chance. Il grimpa lestement l'escalier, pénétra jusqu'à l'*Éden de ses rêves* ; et là, s'emparant de la

clef restée à l'étui de harpe, il dit. à travers la cloison de cette boîte, au mari qui y séjournait :

— Monsieur, prenez patience ! M. le duc vient d'être à l'instant mandé chez le roi qui a assemblé extraordinairement son conseil, et la duchesse l'y a suivi conformément à la nouvelle étiquette. Le conseil est en permanence, que vos *feux* soient comme le conseil.

— Mais, il y a une heure que j'attends, dit la voix étouffée de M. Isabelle, ne pourrait-on me changer d'air ?

— Impossible, monsieur, vous pouvez cependant changer de position.

— Ah ! très bien ! fit M. Isabelle, et en voulant profiter de la permission il manqua de tout renverser.

— Immobile ! lui cria encore Amaury qui n'eut plus que le temps de se cacher lui-même derrière un rideau de fenêtre.

Madame Isabelle entrait.

## XIV.

Ce fut ainsi que, protégé par les plis de la mousseline, Amaury, de ce store transparent, put darder les traits de son ardente prunelle et déshabiller du regard la femme qu'il convoitait. Il la vit se livrer à ces mille pratiques ignorées de notre inélegance et que l'autre sexe a inventées au profit de sa beauté et des plaisirs de l'amour.

Rien ne fut oublié de ce qu'il fallait pour que, durant cette nuit, le marquis devînt un héros ou un scélérat, selon l'accueil qui lui serait fait. Pendant un quart d'heure, à trois pas de madame Isabelle et ne s'en trouvant plus séparé que par le frêle canevas dont il brûlait chaque fil de son haleine, Amaury connut d'elle plus qu'il n'avait jamais osé en deviner. Humilions-nous donc, et reconnaissons que même, s'il n'eût déjà couvé la tentation, le marquis, en présence de ces provoquantes habitudes d'une femme, devait enfanter le péché. Il porta la main sur lui-même.

*Prière.*

Ô Dieu, qui vois tout au fond de nos cœurs et pardannes à notre faiblesse, dis-nous encore ce que devint Amaury lorsque, la femme de chambre

s'étant retirée, il demeura seul avec madame Isabelle. Car, du fond de sa gaine où il continuait d'appeler à son aide certaines divinités de la mythologie païenne, M. Isabelle ne doit être compté que pour un meuble.

Et sincèrement nous serions embarrassés de le dire, — ce qu'il devint — si, à mesure que notre besogne est plus difficile, votre grâce, ô mon Dieu, ne nous suivait dans notre entreprise. Et encore, ce qui soutient notre courage c'est que si la langue noire de notre plume — ce bistouri que rien n'arrête — s'insanie quelque peu de la corruption de notre sujet nous aurons le droit de l'essuyer à la manche de tout le monde ; avec cette conscience que le mensonge seul est une souillure.

*Amen.*



## XV.

Les bougies étaient éteintes et madame Isabelle s'était jetée sur son lit. À cause de ce déplacement, et mal servi par la faible lueur de la lampe qui seule éclairait la chambre, Amaury, de sa retraite, n'apercevait plus qu'une forme blanche et confuse étendue sur la molle estrade du lit. C'était à la fois être trop près et trop loin. Amaury fouilla son gilet, en atteignit un canif, et d'une main prudente et sûre fendit le rideau à la hauteur de son œil.

Ce qu'il eut alors devant lui, comment le dire ? comment dire l'admirable chose qui lui apparut sans autre voile que la vapeur fumante dont s'enveloppent les corps que le désir expand ? où prendre des mots qui en aient le sens ? un sens qui en soit le symbole ? il n'y en a point ; cette chose n'a ni sens ni symbole ; vouloir la nommer serait une inutile profanation. Un mode seul existe de la comprendre, c'est de s'en rendre maître et de l'habiter.

Voici ce que fit Amaury de cette chose.

## XVI.

D'abord, de la fente qu'il avait opérée, il en rassasia longuement ses regards avides et charmés, et les appuya avec ferveur sur chaque ligne et sur chaque contour. Madame Isabelle était grande . admirablement faite et toujours gracieuse, même dans son repos. Sur sa couche que d'extatiques insomnies lui avaient rendue chère, un instinct secret lui révélait de ces poses où les femmes se complaisent, quand, dans la solitude de leurs nuits, elles évoquent l'image de celui qu'elles aiment et qu'elles maltraitent pourtant ! Heureux amant ! s'il était là ! Elles s'accusent de dureté, l'appellent et le désirent ; et dans de vaines clameurs le conjurent d'être désormais inexorable. Qu'il ose tout, qu'il prenne tout, qu'il les traite en esclaves, en rebelles ; c'est son droit, c'était leur espoir ! et elles le maudissent de ne l'avoir point déjà fait : *Viens !* la voix se perd, le cou se renverse, le sein s'emplit et se développe, les reins s'allument et se soulèvent... Où est-il ?

— Ici, dit Amaury en quittant son rideau.

Madame Isabelle jeta un cri. Amaury éteignit la lampe.

— Ô Gabriel ! dit-elle, devais-je m'attendre à ce dernier mépris ? qui vous amène ? comment êtes-vous chez moi ? et pourquoi ? votre présence ne peut être ignorée de mes gens... ah ! monsieur, vous m'avez avilie dans ma propre maison !

— Non, répondit Amaury à qui la crainte d'être trahi par sa voix donna précisément la voix qu'il fallait pour n'être pas reconnu ; l'homme qui aime vraiment est fidèle gardien de l'honneur de celle qu'il aime. Vous seule êtes instruite de ce que j'ai tenté : Une femme veillait à votre porte, j'ai escaladé votre fenêtre.

— Et si vous vous étiez tué, monsieur ?

— C'est un risque que je courais en effet, repartit d'un ton triste et doux l'infâme menteur qui de sa vie n'avait escaladé que les côtes de Paris à Bordeaux ; mais j'avais même prévu ce danger, madame. Une lettre écrite par moi, et qu'on eût trouvée sur moi, écartait de votre toit le soupçon et l'injure. Le mur que j'ai franchi n'enceint pas votre demeure. Par là aussi est le chemin de la chambre d'une autre femme... madame d'Osseville est votre voisine, madame ; et moi... suis-je donc si coupable, Isabelle ?

— Oh ! oui, dit-elle ; mais son accent démentit le sens de ce mot, car elle se sentait toute

heureuse et retournait avec délices dans son cœur  
cette pensée — que pour elle Gabriel avait sacrifié  
la réputation d'une rivale.

## XVII.

— Ainsi, dit-elle, après un court silence et lorsqu'elle fut rassurée sur la crainte d'un scandale, vous étiez dans cette chambre quand on m'a dévêtue ?

— Oui, madame.

— Et vous n'avez pas eu compassion de moi ? vous n'avez pas baissé votre paupière ?

— Pas un instant, madame.

— Rallumez donc cette lampe, monsieur ! car c'est infâme ce que vous avez fait là ; et les ténèbres ne peuvent plus me protéger contre la mémoire de vos yeux. Mon Dieu ! mon Dieu ! détournez-les, monsieur, je les sens qui m'atteignent et me brûlent.

Amaury fit un mouvement.

— N'approchez pas ! lui cria-t-elle, entendez ma détresse : ô monsieur, je vous le dis, je suis encore plus défaite que tout à l'heure. Vous ne pouvez allumer cette lampe, et je ne puis non plus demeurer avec vous dans cette affreuse nuit ; j'ai peur ! ... monsieur, ne faites pas un pas ou vous me ferez perdre la raison comme vous m'avez fait perdre le

repos... Seigneur, mon Dieu ! délivrez-moi de cet homme !

Amaury crut entendre un sanglot et s'avança dans la direction du lit. Son bras allongé devant lui sondait l'obscurité, sa main rencontra celle de madame Isabelle. Elle s'empara convulsivement de la main d'Amaury — Oui, donnez-la-moi, dit-elle, mais l'autre aussi, toutes deux ! Mieux vaut cela. Je saurai où vous êtes et je retrouverai peut-être un peu de calme.

Amaury lui livra ses deux mains qu'elle serra dans les siennes. Il s'assit sur la marge du lit.

C'était une périlleuse et savante position. Madame Isabelle en comprit sur-le-champ toutes les délicatesses et en femme expérimentée résolut de les ménager.

— Voyez, dit-elle, ce qu'une fausse sécurité veut nous faire commettre d'imprudences ! Si je vous avais jugé comme vous méritez de l'être et comme je ne pouvais me résoudre à le faire, vous ne seriez pas ici, Gabriel. Ma défiance eût prévenu votre témérité ; et vous le comprendrez sans peine, monsieur, vous qui savez pourquoi je me suis si mal gardée de vous et qui savez aussi que de vous seul je croyais n'avoir point à me garder. Quel autre

homme, en effet, si audacieux qu'il fût, se serait exposé à m'outrager de la sorte ?

— Aucun, certainement, madame ! repartit humblement Amaury qui souriait dans le coin de sa moustache. Mais moi, de qui l'amour n'est comparable à l'amour d'aucun autre, j'ai dû espérer en votre bonté et je n'ai pas voulu douter de mon pardon.

— Et vous avez eu tort, monsieur ! Pourquoi serais-je moins sévère pour vous que pour l'homme le moins digne de ce pardon ? Vous avez commis, monsieur, ce que le marquis Amaury lui-même, cet homme licencieux et pervers eût hésité à commettre. Ô Gabriel... et je vous aimais cependant !

— Et vous m'aimez encore, Isabelle, car votre voix tremble et votre main brûle.

— Mais mon cœur est froid, dit-elle.

— Non, reprit Amaury en y portant la main : comme elle il brûle ; je le sens qui se meut. Il vit, il me répond.

— Il souffre, il vous demande grâce... ne le tourmentez pas, comprenez-le !

— Oui, et pour n'y faillir je l'interrogerai de mes lèvres ! s'écria le marquis avec feu... Et ses

lèvres prirent la place de sa main ; sa main elle-même s'abattit et prit celle que plus tard devaient prendre ses lèvres...



## XVIII.

Mais le cygne a moins tôt replié ses ailes qu'une femme échappée aux bras qui doivent la vaincre. Madame Isabelle glissa entre ceux du marquis et se réfugia à l'extrémité du lit. Elle s'y agenouilla.

— Voulez-vous donc que je meure, dit-elle, et vous sentez-vous le courage d'être le larron de mon honneur ? Écoutez, et que je vous sois sainte tout le temps que je vais user à vous prier. Est-ce trop vous demander ? ou ne dois-je estimer que comme un accès d'incontinence l'intention qui vous a conduit où vous êtes ? Vous m'aimez, je veux le croire ; je vous aime aussi, moi, et je le dis sans honte. Mais que vous ai-je promis dans ce contrat d'amour ? Est-ce sur la foi de quelques sottises histoires où des débauches auront mêlé mon nom, que vous devez chercher à les absoudre de leurs calomnies ? Ai-je jamais été jusqu'à présent que l'amie tendre et fidèle dont, à chaque pas, vous retrouviez la main pour vous guider l'œil, pour vous suivre ? Que voulez-vous donc autre chose ? Et si, quand le jour sera venu, meurtrie de vos baisers, salie de vos atteintes, brisée, une ruine enfin ! votre maîtresse et non plus votre amante, je ne suis plus pour vous qu'une

femme moi qui me sens un Dieu par votre amour ; dites, monsieur, dites, que ferons-nous tous deux, vous pour reconstruire cet amour, moi pour me consoler de sa perte ? ... Et même, ne vous êtes-vous pas inquiété, dans la frénésie qui vous égare, si, quelque affranchie que je paraisse des obligations que nous impose un mari, le mien avait complètement cessé d'en être un pour moi ! et vous êtes venu à moi, dans cette ignorance, assez lâche pour accepter un partage , assez infâme pour me le proposer ! ... Avez-vous compté sur la violence ? Je vous suis livrée, c'est vrai ; mais à quel prix ? mais de quelle sorte ? Ce serait un monstrueux accouplement que le nôtre, monsieur ; et où rien de moi, pas la moindre fibre, pas le plus secret atome de cette matière qu'un libertin se croit le pouvoir d'animer malgré notre volonté, ne répondrait à votre espoir, je vous le jure ! À mesure que vous me flétririez davantage je vous appartenrais moins ; et si même vous accomplissiez votre exécration projet, Dieu qui m'aurait laissé succomber ne vous laisserait pas impuni ; il me donnerait la force d'appeler, de tout dire, de vous chasser ; et je le ferais. Ô Gabriel ! il n'est pas homme si abandonné qu'il soit de l'esprit de charité que les pleurs de la femme qu'il aime n'émeuvent et ne persuadent, et c'est dans votre sein que je répands les miens.

À ces mots, elle laissa tomber son front sur l'épaule d'Amaury qui pendant ce discours avait regagné le chemin perdu et la tenait embrassée par les genoux. Il la ramena où il voulut sans qu'elle se défendît ; elle paraissait comme insensible et pleurerait réellement. Amaury qui connaissait l'empire des larmes essaya de pleurer lui-même, mais soit paroxysme de son émotion, soit mauvaise constitution de sa glande lacrymale, il ne put y parvenir. Il se contenta de s'écrier avec l'expression la plus déchirante : — C'est donc à moi de me sacrifier, madame ! mais son embrassement était plus étroit, son souffle plus mordant. — Ordonnez maintenant de votre esclave ! ... Et avec une merveilleuse adresse le monstre se défit rapidement de tout ce qui pouvait l'embarrasser dans la lutte qu'il engagea à l'heure même.

Elle fut longue et décisive, également bien conduite et soutenue, sans que rien y fût laissé au hasard, à l'inexpérience ou à la surprise. Vigoureux et maître de lui-même, ne risquant un mouvement que sûr d'un avantage et conservant toujours l'intelligence de sa position, Amaury fatigua plutôt qu'il ne vainquit l'énergie de madame Isabelle. Elle éprouva d'abord l'inévitable loi de cette action dissolvante. Ses membres perdirent leur raideur, s'assouplirent et cherchèrent d'eux-mêmes l'appui que

leur avait réservé le marquis. Madame Isabelle était en son pouvoir ; mais il la désirait trop pour penser il l'obtenir aussitôt. Il la respecta et lui laissa recouvrer de nouvelles forces dans l'immobilité. Alors, comme elle se sentait revivre, elle se sentit aussi réattaquée et plus puissamment. Un élément inconnu s'était développé en elle qui lui rendit absolue et distincte la certitude de ce qui se passait. Elle se trouvait à la fois avoir plus de moyens de résister et moins de volonté pour le faire. La contagion du désir l'enveloppait à son insu. Ce n'était plus un combat quoique ce fût encore une défense ; et, malgré elle, sa bouche, qui commençait seulement à laisser échapper quelques mots inarticulés, s'attacha en frémissant aux lèvres qui la cherchaient. Un bienfaisant oubli de toutes choses lui passa de veine en veine, l'enclave de ses bras se détendit, son buste mourut et toute la vie descendit et se concentra en une seule faculté. Amaury n'eut pas même pitié de ce dernier et complet abandon. Un doute suprême lui restait à lever ; il le leva. Il prit son esprit et le posa au but de toutes ses pensées, mais il le toucha à peine et attendit : engloutissante et rapide, une large et profonde secousse lui fit raison à l'instant, et il comprit avec bonheur que sa croyance n'était pas vaine.

## XIX.

Pendant les quelques minutes qui suivirent, Dieu ravit jusqu'en son ciel ses deux créatures et leur permit de s'inonder des flots d'un ineffable amour. Il confondit leur mutuelle ivresse et les livra à la merci l'un de l'autre, mais seulement afin de mieux les châtier par-là dans l'abomination de leurs liens et faire éclater sur eux les décrets de son éternelle justice. Ils purent donc jusqu'au fond, irrummer toutes leurs ardeurs, employer, user, reprendre et épuiser de nouveau toutes les industries, toutes les ressources, tous les stratagèmes de l'âme qui s'épanche et qu'un arrête ; depuis les ardentés salacités dont le prurit est le père et qu'enseigne le *thalaba* jusqu'aux lubrifiants baisers de l'éros Lesbien.

Et comme à cette jactance névralgique succédèrent bientôt les otieuses langueurs où se résorbent les tumultes d'un pareil état, Amaury, par une ruse ignorée de notre chaste lympe, sut déterminer encore de plus rigides tentiginations et transborda la coupe de ses félicités. Il conduisit madame Isabelle en de mystérieux sentiers dont lui seul a le secret et y égara la volonté de cette pauvre femme. Le marquis s'était promis des aveux, il en

obtint. Il n'eut pas même besoin d'interroger. Saturée de voluptés, soumise et allabiante, madame Isabelle, comme sous l'inspiration de quelque philtre révélateur, sembla chercher par le secours de la pensée à étendre plus entièrement sa surface tangible. Elle dit :

— Je suis comme le nuage qu'habitait la foudre et dont un nuage jumeau a ouvert et délivré le flanc. Vous avez réduit mon orgueil, ô mon ami . Devant vous, il s'est détourné comme l'horizon devant la mobilité du regard. Oui, ma bouche mentait, mon cœur mentait. Là n'était point la vérité et vous n'avez pas craint de la chercher où vous la saviez ; et vous l'avez rencontrée. Sous votre pression, vous l'avez fait éclore, comme sous son haleine, la nuit développe le calice de la fleur qui porte son nom. Oh ! dès que j'ai saisi votre main, une rumeur ne s'est-elle point élevée en vous, qui vous a annoncé que je vous comprenais ? Ç'a été mon espérance ! j'ai prié dans le silence pour que mes lèvres fussent sans accent et vos oreilles sans intelligence. Et quand vous avez été comme je désirais, j'ai remercié Dieu et vous qui me laissiez une part du chemin à faire... et je l'ai faite. Je vous ai glorieusement rejoint ; je vous le dis avec délices ! — Qu'est-ce que le remords, au prix du bonheur ? ou plutôt, le remords que les transports du ciel accompagnent a-

t-il jamais existé ? non, ce n'est pas lui, cette crainte dont le saisissement est lui-même une joie parce qu'il est un pressentiment. En la présence de l'homme qu'on aime, aucune douleur n'est possible, lorsqu'on le sait venu pour nous aimer. Et si on le redoute, c'est qu'on l'aime ; les femmes n'ont pas d'autre pudeur, ô Gabriel ! Elles font acheter leur possession par un combat, mais elles ne combattraient pas si elles n'étaient pas résolues à se donner. Une femme n'accepte de lutte que de la part d'un ennemi adoré, de celle d'un indifférent, elle n'en a point à soutenir ; elle le repousse et ne se défend pas. C'est une question de propriété et non pas d'amour. — Mais, ce qui fonde votre droit à vous autres, ce qui endort notre vigilance, abolit nos scrupules, cause la perturbation de nos sens et nous précipite enfin dans vos bras, c'est qu'à votre puissance vous joignez l'adresse ; c'est que vous marchez dans l'obscurité et que la nuit est l'asile sûr de toutes nos faiblesses ; c'est que vous venez avec les ténèbres et nous environnez de ténèbres. En arrivant jusqu'à moi, le premier son de votre voix me fut odieux ; il rompit péniblement ma solitude et frappa sur mes nerfs comme une baguette électrique. Votre premier pas lui-même me blessa. Il me sembla que vous me braviez et je crus sentir mon cœur broyé sous votre talon ; mais déjà votre

second pas était celui d'un ange et ma poitrine se dilata ; je vous bénis, vous aviez éteint la lampe : je reconnus alors votre voix que j'avais follement incomprise ; vous seul, Gabriel , pouviez trouver les paroles que j'entendis ! À la peur succéda l'espoir, à l'espoir... Vous en reste-t-il un que je n'aie pas rempli ? Et maintenant que j'ai tout dit, ô mon seigneur ! ô mon amour ! que faut-il t'apprendre encore ? autant que toi, j'ai appelé l'instant de ma chute et je m'en suis réjouie ; j'ai été ta complice, je suis ton esclave ; et je trouve beau d'être tombée puisque c'est ainsi que tu m'aimes !



## XX.

Ce fut avec cette candeur naïve ou sublime qu'elle lui livra le secret de son âme. En pareil cas, la femme la plus impénétrable, dans le commerce ordinaire de la vie, est aussi la plus abandonnée. Véritablement. Amaury, qui, malgré l'endurcissement apparent de son écorce, n'était pas dans sa pulpe sans quelques sucs généreux, fut presque attendri par l'expression de tant d'amour. Peu fait néanmoins à la surprise des émotions, il subit celle-ci avec une parfaite mauvaise grâce. Le dénouement de son aventure le mettait dorénavant à la gêne. Il se persuada qu'il était horriblement mal sur l'oreiller, où, près de la sienne, reposait la plus charmante tête de Paris ; et il eut le mauvais goût de se souhaiter intérieurement dans sa belle chambre tendue de cuir de Hongrie et dans son excellent lit à baldaquin et à rideaux armoriés. Dans l'impossibilité où il se découvrit de se rappeler même le premier mot des choses superbes qu'il avait préparées, il se décida à faire du spectacle et à recourir à la fantasmagorie, — pitoyable moyen pour un génie de sa trempe ! — Il se dégagea avec précaution des bras de madame Isabelle, se leva, alluma la lampe ; et, dans le costume d'un spectre des anciennes

légendes, les cheveux. en désordre, le poing flamboyant, il s'avança à pas lents jusqu'au chevet de sa victime. En cet endroit, un faisceau de jets lumineux frappa d'aplomb sur les traits blêmes et allongés du marquis et les éclaboussa d'un reflet blafard. Il était face à face avec madame Isabelle. D'abord, elle se redressa lentement sur ses mains, interrogea d'un regard hébété cette inexplicable apparition ; et, ainsi que dans un rêve, supprimant l'espace, la fit reculer jusqu'aux panneaux des murs d'où elle lui semblait sortir et se détacher. Mais, à peine eut-elle rallié sur l'immobile fantôme les rayons épars de sa prunelle, que par une nouvelle erreur, elle le crut voir marcher et s'approcher du lit. Elle voulut crier et n'eut pas de cris, elle chercha à ses côtés l'homme qu'elle y croyait et ne le trouva plus ; ses dents claquèrent, son corps se tordit et chancela, sa tête tomba à la renverse et elle s'évanouit au milieu d'affreuses convulsions.

Amaury profita de ce temps pour réparer le désordre de sa toilette. Il alla s'asseoir près de la cheminée . prit les pincettes, remua les cendres et déterra quelques tisons fumants. En moins de rien, il eut fait un excellent petit feu. Comme la crise de madame Isabelle, pouvait avoir quelque durée, il se chauffa les pieds, et dans cette agréable occupation attendit patiemment qu'elle revînt à elle. Le matin

se faisait. Enfoncé jusqu'aux épaules dans une moelleuse bergère, le corps commodément soutenu par la pente suivie des coussins et les talons appuyés sur la barre du foyer, le marquis, au bout de quelques minutes, céda à l'influence de la fatigue et à l'action de la chaleur. Il s'endormit. Et cela ne nous surprend pas après une telle nuit ! Ce qui nous surprendrait au contraire — si nous avions à l'être — c'est qu'il eût pu veiller davantage.

Pendant, madame Isabelle sortit de l'état pénible où nous l'avons laissée. Nous ne dirons pas toutes ses pensées, elle a prétendu elle-même ne s'en être jamais rendu compte. Ce qu'elle vit clairement, distinctement, manifestement, ce fut un homme endormi devant la cheminée où il se chauffait les pieds ! Et cet homme c'était Amaury ! Et il ronflait ! Ô *calme avantageux de l'esprit d'innocence* ! Elle ne cria ni « *malédiction* ! » ni « *dérision* ! ». Elle s'habilla sans mot dire. Elle était redevenue la femme prudente et avisée que nous avons précédemment connue. Elle s'approcha doucement du marquis. Le marquis — ce que nous avons oublié de dire — est, indépendamment des autres grâces de sa personne, cité pour celles de sa figure parmi les gentilshommes de notre âge ; et si, suivant le trope architectonique d'un célèbre poète, ses yeux alors fermés donnaient à sa tête l'expression d'un

*palais sans fenêtres*, ce n'en était pas moins un beau et remarquable... nous voulons dire une belle et remarquable tête. Les émotions de la nuit en avaient, il est vrai, quelque peu pâli et émâcié l'habitude ; le tour des paupières était chargé d'une légère couche d'iris, mais, ces traces mêmes, dans cette heureuse nature, étaient comme une délicatesse de plus. Quels que fussent ses ressentiments, madame Isabelle fit un juste retour sur elle-même.

Elle ne se sentait pas exactement irréprochable et ne put se défendre d'un indéfinissable trouble ; c'était comme un mélange d'indignation et d'humilité. Nécessairement elle s'avouait avoir été pour quelque chose dans le sommeil de ce jeune homme ; et quel mal vouloir à un jeune homme qui dort et qui dort à moitié par votre faute ? D'ailleurs la fine moustache d'Amaury était si brune, sa lèvre si fraîche, son front si blanchement éclairé par l'aube qui était venue tout-à-fait ! ... — *Es-tu fou, mon cœur ?* s'écria-t-elle, effrayée de l'étrange mouvement qu'elle y surprit, plus étrange que nul de ceux qui l'avaient soulevé dans cette mémorable nuit.

## XXI.

Tout il coup, Amaury ouvrit les yeux . Depuis quelques secondes il avait cessé de dormir et s'était donné le plaisir de se laisser contempler par madame Isabelle. Elle fit un sursaut et s'enferma hermétiquement dans son schall. Le marquis se leva :

— Et notre prisonnier que j'oubliais ! s'écria-t-il en se frappant le front. — Notre prisonnier !

Madame Isabelle ne comprit rien à ce mot.

Amaury marcha droit à l'étui de harpe et dit :  
— Il est là.

— Qui ? demanda madame Isabelle.

— Votre mari, madame, répondit le marquis, ce pauvre M. Isabelle qui doit être devenu harpe s'il n'est pas devenu autre chose.

Et il présenta à madame Isabelle la clef de la boîte : — Voyez plutôt ! ajouta-t-il.

Madame Isabelle était muette de frayeur.

Le marquis reprit, en continuant de lui présenter la clef :

— Je vous la rapporte, madame, par un scrupule que vous êtes faite pour apprécier. Entre les

mains d'un homme sans monde, elle fût devenue peut-être l'instrument de quelque trame malhonnête ; entre les miennes elle n'a servi qu'à un rapprochement dont vous me remercierez, j'ose le croire ; à ramener à vos pieds, et sans qu'il s'en doutât, un mari qui vous aime plus que jamais. Permettez-moi de vous le présenter.

Et, à ce mot, Amaury ouvrit l'étui et exhiba ce qu'il contenait. Par une discrétion sans exemple, M. Isabelle avait conservé son bandeau. Il se tenait encaissé, le corps incliné à droite, la tête penchée, les bras pendants et les jambes ouvertes. Sur lui aussi, et pour nous servir de son style, *Morphée avait secoué ses pavots* ; il s'était endormi *en attendant*. À ce spectacle, madame Isabelle se couvrit les yeux ; son mari venait de faire un mouvement...

Amaury craignit qu'il ne se réveillât, et se hâtant de refermer le coffre :

— Mais il dort, dit-il, respectons son sommeil ; et vous, madame, prêtez-moi votre attention.

## XXII.

D'un geste respectueux, le marquis invita madame Isabelle à s'asseoir ; mais elle demeurait immobile. Il la conduisit donc jusqu'à la bergère qu'il venait d'occuper. Elle s'y laissa tomber. Amaury se mit sur un pliant, à quelque distance.

— Après la supercherie dont j'ai usé, dit-il, vous pourriez, madame, me regarder comme un infâme, s'il ne m'était facile, en quelques mots, de vous prouver au contraire que vous n'avez pas eu, dans la circonstance qui m'amène, d'allié plus loyal et de plus fidèle ami.

Et ce disant, il rapprocha son pliant du siège de madame Isabelle.

Trois hommes vous aimaient, madame, dont vous repoussiez également l'amour, mais par des raisons différentes. Le premier, votre mari, parce qu'il se présentait au nom de la loi, et qu'en amour, la loi est une absurdité. Le second... vous savez qui je veux dire... parce qu'il était intempestif, et qu'en amour, la maladresse est au moins une inconvenance. Moi, le troisième enfin, parce que vous me réputiez sans honneur, et qu'en amour le manque de foi est un crime.

Du premier de ces hommes, nous ne tiendrons pas compte, s'il vous plaît ; sa prétention ultra-légale nous le permet ; ainsi, restent monsieur... et moi.

Ici le marquis prit le ton d'un homme blessé.

— Quant à monsieur... qui fut mon ami, je ne comprends que trop qu'il ait cherché à me perdre dans votre esprit : ce fut moi qui vous le présentai. Et, à ce compte, il n'a pas dû se faire faute de trahir ma confiance ; non seulement en parlant pour lui-même, mais encore contre moi-même — c'est l'habitude — quoique ce ne soit pas très délicat.

— De grâce, parlez moins haut ! dit madame Isabelle en jetant à la dérobee un regard sur l'étui de harpe. Le marquis continua :

— Je l'avoue, je vis avec plus d'ennui que de colère cette conduite d'un homme à qui je supposais quelque élévation de cœur. Que je m'étais trompé, madame, Gabriel était un fourbe !

— Mais, monsieur, interrompit madame Isabelle, voulez-vous donc me perdre que vous criez ainsi ?

— N'ayez aucune crainte, madame, repartit Amaury, l'intérêt de votre sécurité est devenu celui de mon amour : ayez la bonté de m'écouter encore.



## XXIII.

— Égaré d'abord par une apparence trompeuse, je crus vraiment à l'amour de Gabriel pour vous ; tout épris que j'étais moi-même et peut-être, à cause de cela, je le plaignis sincèrement. Bientôt je fus réduit à l'envier ; il me sembla que vous ne l'écoutez pas avec cette mortelle froideur qui nous accueillait tous. Cette découverte me désespéra ; mais je cachai ma peine à tous les yeux, aux vôtres surtout ; et je la masquai de cette turbulente gaîté, de ces écarts de conversation où j'affectai de tout dire pour avoir le droit de cacher la seule chose que j'avais résolu d'ensevelir au fond de mon cœur. J'acceptai votre mépris pour échapper à votre pitié ; il fallait que je vous aimasse bien ; ce fut ainsi que je vous dérobaï la connaissance de la vérité.

N'en pouvant mettre dans ses yeux, Amaury mit des larmes dans sa voix. Il était aux genoux de madame Isabelle, il devint presque éloquent ; il reprit :

— Hélas ! me disais-je, elle ne saura jamais de quelle passion est dévoré ce cœur ; et à chaque minute j'étais prêt à me jeter à vos pieds et à l'ouvrir devant vous... mais la crainte d'être raillé m'arrêtait

et raffermissait mon courage. Moi, amoureux ! l'homme qui nie l'amour et qui répudie l'espérance ! non ! plutôt mourir que de parler... Et c'était un intolérable supplice. Ah ! croyez bien que s'il ne se fût agi que de votre colère, je l'aurais bravée comme je viens de le faire. À ces tourments, Gabriel joignait d'insolentes insinuations qui achevaient de perdre ma raison. — « Je la réduirai, me disait-il (il parlait de vous, madame, et dans mon aveuglement j'allais jusqu'à l'écouter !), je la réduirai, cette femme superbe ; j'ai déchiffré l'énigme de son caractère. Ce n'est ni une débauchée, ni une prude, ni une dévote, ni une athée ; elle n'est ni froide, ni sensuelle, ni chaste, ni libertine, et cependant elle est à la fois tout cela : c'est une hypocrite. Il faut la combattre avec ses propres armes. »

— Et il a dit cela ! s'écria madame Isabelle, le front et les joues en feu.

— Cela et bien d'autres choses, Il me parlait encore d'un poète, d'un général... que sais-je? d'un jour que lui-même était entré dans votre salle de bain...

— Assez ! dit-elle avec autorité.

— Enfin il osa prétendre que vous n'étiez pas digne de l'amour d'un homme d'honneur.

— L'infâme !

— Que s'il s'était attaché à vous ce n'était que par vanité, et que s'il ne vous obtenait de votre gré il vous aurait par surprise...

Amaury baissa la tête jusqu'à terre et embrassa fervemment les pieds de madame Isabelle ; — Ici, dit-il, c'est à moi de m'accuser et je vais le faire... mais m'accorderez-vous jamais mon pardon, madame ?

— En doutez-vous, puisque je vous écoute !

Madame Isabelle dit ces mots d'une voix éclatante, une main sur son cœur, l'autre dans celle du marquis.

Amaury releva la tête. — Soyez bénie, dit-il. Il se composa un maintien repentant : — Entendez ce que m'a inspiré l'amour ! et il donna à son accent toutes les tendresses absentes de son âme : — Sachez enfin, comment, sans avoir été assez lâche pour la préparer et précisément en voulant la prévenir, j'ai dû paraître l'ouvrier de la trame ourdie par mon rival. Furieux d'avoir échoué dans ce qu'il me nomma sa *préface de séduction*, Gabriel, en vous quittant, s'occupa activement du *gros de son œuvre*. Un billet écrit de sa main prévenait M. Isabelle qu'une dame l'attendait ; et, les yeux bandés, M.

Isabelle se laissa conduire ici. La clef de votre boîte de harpe volée dans la matinée offrait le moyen de loger avec sécurité ce trop confiant monsieur ; quant à celui de l'introduire chez vous, un drôle y avait pourvu en débauchant vos gens. Mais ce drôle lui-même vendit le secret de son maître et livra la clef de la boîte. C'est au bal qu'elle me fut remise, c'est au bal que j'appris tout : Gabriel, à votre sortie, devait vous précéder, pénétrer dans votre appartement, s'y laisser enfermer avec vous et vous faire acheter cette clef à un prix que ne pourraient payer tous les trésors de la terre ! Ce fut au bal que je jurai de déjouer cet infernal complot !! ô madame, je devenais fou à la pensée qu'avant une heure peut-être cet homme serait dans votre lit... plus moyen de vous parler, mais je pouvais agir encore ! d'ailleurs m'eussiez-vous écouté ? vous alliez partir ; et, par une atroce fatalité, je venais de vous insulter : je m'étais ainsi enlevé jusqu'au droit de vous instruire ! Un mot que je jetai à mon valet décida de notre sort : Gabriel, posté dans les jardins de la duchesse, y serait arrêté ; il vous guettait de là, on l'y retiendrait par la force... ou, s'il échappait, c'était moi qui ferais justice du traître ! moi qui occupai la place de votre cocher ; moi qui vous conduisis ; moi qui entrai avant vous dans cette chambre... Vous le savez, Gabriel n'y était point ! Alors, madame, un

ange invisible me toucha de son aile, c'était le désir ;  
une voix inconnue me cria de rester, c'était l'es-  
poir... j'obéis ; les parfums de lieu avaient engourdi  
mes pas, le temps de fuir était passé... vous veniez ;  
ma présence était inexplicable... vous entrâtes ; je  
me jetai derrière ce rideau !

## XXIV.

Madame Isabelle parut se recueillir quelques instants.

— Vous m'aimez donc bien ! dit-elle.

— Plus que je ne puis vous le dire, madame !

— Assez pour oublier cette nuit, si je vous promets de l'oublier moi-même ?

— Assez pour lui donner des sœurs, si je pouvais penser qu'elle s'effaçât jamais de votre mémoire !

— C'est bien ; vous êtes un homme ! Au prix de mon amour, consentez-vous à m'obéir en tout ?

— En tout.

— J'accepte votre parole et je vous engage la mienne : Ouvrez à mon mari et prenez sa place. — Je le tiens enfin ! se dit-elle.

— Hein ? fit le marquis.

— Vous hésitez ?

— Je réfléchis. — Une fois dans la boîte, pensa-t-il, je suis en son pouvoir... et si c'était un piège !

— Ce n'est pas ainsi que je veux être servie ! dit impatiemment madame Isabelle.

— Je réfléchis, reprit le marquis, que votre mari ne peut sortir à cette heure.

— Aussi prétends-je bien qu'il reste ; il est chez lui.

— Il est vrai, dit le marquis.

— Ouvrez donc.

— Votre volonté est ma loi.

L'échange se fit si dextrement et avec tant de prestesse que M. Isabelle fut roulé sur un canapé avant de s'être complètement réveillé de sa léthargie. Il n'avait éprouvé aucune avarie notable durant les longues heures de sa séquestration et n'était qu'à moitié asphyxié par la privation de l'air vital et la compression de ses veines. Il étendit de toutes parts ses bras et ses jambes, bâilla comme un crocodile, fit tomber son bandeau en se frottant les yeux ; et apercevant sa femme devant lui, se les frotta et resta béant.

Quant au marquis, il était solidement enfermé. — Et s'il m'a trompé ! ... dit madame Isabelle en retirant la clef de la boîte, il s'est taillé un linceul dans son mensonge ! ... à l'autre maintenant.

## XXV.

M. Isabelle voulut balbutier quelques pacifiques excuses ; madame Isabelle l'arrêta court.

— Eh ! mon Dieu ! monsieur, lui dit-elle, me jugez-vous de si peu de sens que je m'inquiète de votre humeur galante ? et lorsque vous-même avez été assez bon pour renoncer à moi, me conviendrait-il de me plaindre que d'autres liens vous attachent ! Pour moi, au contraire, c'est une plus grande sécurité dans l'état paisible où je vis retirée. La communauté qu'autorise le mariage m'eût blessée par trop de points ; et, vous le savez, ma santé en eût souffert autant que la dignité de mes convictions. Mais s'il me fut précieux d'acquérir, de votre aveu, cette tranquillité selon mes goûts, il ne me le sera pas moins d'apprendre que vous n'êtes point venu pour la troubler et que votre présence ici n'est que le fruit d'une méprise.

— Le fruit d'une méprise, comme vous dites excellemment, répéta M. Isabelle.

— En ce cas, monsieur, oserai-je vous prier de me la rendre intelligible ?

— C'est ce que je vais essayer de faire, dit-il en s'enhardissant ; mon aventure est prodigieuse !



Mais d'abord, permettez-moi de m'informer si nous sommes exactement seuls ?

Madame Isabelle l'abîma d'un regard.

— Ma question, s'empressa-t-il d'ajouter, ne peut s'entendre que d'une sorte, et j'ai voulu vous demander si quelqu'une de vos femmes...

— Aucune femme ne couche chez moi, monsieur.

— Voici donc ce qui m'arrive, reprit le mari. Hier, à la nuit, sur les neuf heures... neuf heures un quart... la demie tout au plus ; comme je sortais de mon domicile, me rendant au cercle, un homme m'aborde : — *Est-ce bien à M. Isabelle que j'ai l'honneur de parler ?* — à lui-même. Cet homme n'avait point de livrée, mais j'avais vu cette figure-là quelque part... et tenez, ici, précisément, apporter souvent des bouquets dans le temps où j'étais admis à votre toilette ; et, si j'ai bonne mémoire, toujours les mêmes bouquets : des œillets blancs et des violettes de Parme.

— Les bouquets de Gabriel, dit en tressaillant madame Isabelle ; son domestique !

— Enfin, une de ces figures que je reconnaîtrais entre mille, un vrai crispin de comédie, tout noir de la tête aux pieds, tenue de Basile, allure de

Figaro ; lequel s'étant suffisamment assuré qu'il ne se trompait point en ma personne, me dit être envoyé, par une dame... dont vous me permettrez de vous taire le nom ! et remplit son message auprès de moi. En un mot, j'étais mandé chez cette dame... dont vous me permettrez de vous taire le nom ! et je devais me confier en aveugle au Mercure qu'on me dépêchait. C'est bien, me dis-je, me voilà un héros de roman ! Un cabriolet nous attendait à quelques pas ; nous gagnâmes le cabriolet.

— De quelle couleur était le cabriolet ? demanda madame Isabelle.

— Ah ! je ne sais pas ; je vous ai dit qu'il faisait nuit, et la nuit... joignez à cela, comme je crois vous l'avoir insinué, qu'on m'avait bandé les yeux.

— Et vous n'avez pas été tenté de regarder par un coin du bandeau ?

— Pas le moins du monde... ou si peu, que ça ne vaut pas dire ! aussi bien est-ce la seule indiscretion que je me sois permise : La caisse était verte et les filets noirs.

— L'écusson ?

— Surmonté d'une main armée.

— L'écusson de Gabriel ! ... le cheval ?

— Alezan.

— Son cheval ! son cabriolet ! dit encore madame Isabelle. Ses lèvres pâlirent : — Je vous écoute.

— Nous montâmes dans le cabriolet ; nous partîmes de toute la vitesse du cheval. Vous pensez bien que je cherchai à faire parler mon guide. Impossible ; c'était une serrure à combinaisons. Quand je vis que je perdais mon temps à le questionner, je me mis à réfléchir ; ou pour n'exprimer plus exactement, je m'amusai à compter les minutes . ensuite les quarts d'heure... C'est une habitude que j'ai contractée dans mes voyages, ça distrait... mais il faut du calme pour cela et, involontairement, j'étais inquiet. Nous revenions et tournions sans cesse sur nous-mêmes et cela me semblait d'autant plus singulier que, de chez moi pour aller chez la duchesse... je veux dire chez cette dame dont vous me permettrez de vous taire le nom ! ...

— La duchesse ! répéta madame Isabelle qui ne put se défendre d'un sourire, et elle ajouta : — Mais en vérité, comment me respecterait-on moi-même ?

— Bref, nous n'arrivions pas ; mes inquiétudes augmentaient, et avec elles me vint la crainte d'être tombé dans un guet-apens. Un moment je

tremblai d'avoir été dénoncé, à cause de mes opinions conservatrices, à l'une de ces redoutables ventes de *Carbonari*, dont le *Constitutionnel* nous a révélé l'existence et qui s'assemblaient dans les catacombes pour y faire des sacrifices humains... je vous l'avouerai, j'en sentis jusqu'au tissu de mon gilet de flanelle se hérissier sur ma poitrine. — Mais que je suis sot, me dis-je, et en effet je portais dans une de mes poches...

— Des armes ; abrégez !

— Du tout ! un brevet de courage et de bonheur : un billet de madame de D... elle-même !... je veux dire, de cette dame dont vous me permettez de vous taire le nom...

— Un billet ! un billet ! s'écria avec angoisse madame Isabelle.

— Ou une lettre, comme il vous plaira, qui m'avait été remise par le domestique en question.

— Une lettre !

— Scellée d'un cachet à couronne comtale.

— Le cachet de Gabriel ! donnez !

— Le voilà.

— Son écriture ! et la voix de madame Isabelle tremblait, sa main tremblait ; elle s'était

emparée du papier : — Son valet, sa voiture, sa plume ! c'est plus qu'il n'en faut pour me convaincre ! Amaury m'avait dit vrai ; Amaury n'est point coupable ; ce n'est point Amaury qui mourra !

## XXVI.

En ce moment, une ombre rapide passa devant une des fenêtres de la chambre ; le choc d'un corps pesant retentit sourdement sur le pavé de la cour et une affreuse clameur se fit entendre.

Madame Isabelle saisit le cordon d'une sonnette et l'agita dolemment. — Il se passe quelque chose d'extraordinaire dans cette maison ? dit-elle, en s'adressant à son mari : — On va ouvrir chez moi, je vous charge d'expliquer aux yeux de mes gens comment et pourquoi vous y êtes : J'aurai été indisposée au bal, vous m'aurez ramenée, mon malaise se sera augmenté, vous serez resté... enfin tout ce que vous voudrez, hors ce qui pourrait porter atteinte à la considération qui m'est due ! à cette condition, j'oublie l'indignité de vos procédés. Quant à la femme qui va venir, j'ai le moyen infailible de m'assurer son silence.

Et, à l'instant même, cette femme se présenta haletante, effarée : — Madame...

Madame Isabelle l'interrompt : — Qu'y a-t-il, mademoiselle ? quel est ce bruit ?

— Ah ! madame... c'est François... le palefrenier... il a trouvé M. Grand-Jean chez mademoiselle

Julie... François est violent comme tout... il a jeté M. Grand-Jean par la fenêtre ! ...

D'autres femmes accoururent encore : — Il se meurt ! ... criait-on — la cour est remplie de sang... — François s'est enfermé dans l'écurie ! ... — Il s'est armé de sa fourche ! ... — Il veut tuer tout le monde ! — les voisins ont été chercher le commissaire...

Et, comme la porte était restée entrouverte, les lunettes bleues du commissaire s'y montrèrent et on aperçut le bout de son écharpe.

— Les gens de justice chez moi ! s'écria madame Isabelle dans la plus grande agitation, qui a osé souiller mon hôtel d'un tel scandale ? Et interpellant M. Isabelle : — Monsieur ! vous êtes membre du gouvernement, ordonnez à cet homme de se retirer, vous avez le pouvoir d'épargner à ma maison la honte de sa présence... et je vous somme de le faire ! Elle frappa dans ses mains — Que tout le monde se retire, dit-elle.

On lui obéit.

Mais M. Isabelle avait à peine quitté l'appartement qu'il y reparut de nouveau. Ses traits étaient bouleversés.

— C'est mon compagnon de cette nuit, dit-il, c'est lui-même ! je l'ai parfaitement reconnu, quoique sa chute l'ait horriblement défiguré, mais impossible d'en tirer une parole, le pauvre diable est mort. Et M. Isabelle reprit haleine et s'essuya le front : — D'ailleurs mon intervention est maintenant inutile ; son maître vient d'arriver, un jeune médecin des environs, j'imagine, car il porte une boîte avec lui, sa trousse dont il a eu soin de se munir... Et justement le voici !

M. Isabelle n'avait pas achevé de parler que Gabriel entra un pistolet à chaque main.



## XXVII.

— Le marquis est ici ! dit-il.

— Il n'y est plus, répondit froidement madame Isabelle, il vous cherche, il est chez vous avec des épées. Il dit que vous avez mérité de mourir et il veut vous trouver le cœur.

Gabriel s'élança à la porte.

— Pas encore ! dit-elle, elle se cramponna à lui : — Le marquis a le temps d'attendre... et monsieur vous attendait aussi ! Elle désigna son mari ; M. Isabelle se leva et salua — Monsieur est mon mari que vous avez lâchement insulté et qui vous en demande raison ! puis, montrant Gabriel et s'adressant à son mari : — Monsieur se reconnaît coupable de l'offense qu'on vous a faite et vous en offre réparation. Et mettant alors sous les yeux du jeune homme le prétendu billet de la duchesse :

— Connaissez-vous ceci ? dit-elle.

Il voulut s'en emparer, elle l'en empêcha.

— Ô mon Dieu ! ... mon Dieu ! ... Qui me tirera de cet enfer ? dit-il... Isabelle ! ... madame, je vous en adjure, n'en croyez pas de fatales apparences... Amaury a tout conçu, tout exécuté.

— À qui le persuaderez-vous ? répondit-elle avec un calme désespérant. Votre domestique aposté chez moi, est-ce par ordre d'Amaury qu'il s'y trouvait ? heureusement sa mort vous délivre de son témoignage ! ... Mais m'en faut-il donc davantage pour savoir qui vous êtes, l'homme aux honnêtes discours et aux déloyales actions ?

Gabriel s'était jeté à ses pieds : — Grâce ! ... Grâce !! ...

— Ah ! tout ce débat me fatigue ! Vous me devez un compte, et je l'obtiendrai. Un, dont je porte le nom, se charge de vous le faire rendre.

Elle se rapprocha de son mari : — Notre honneur commun exige que vous vous battiez, et je vous confie le soin de notre honneur... Vous êtes militaire, monsieur, vous connaissez votre devoir ? ...

Et plus bas :

— Si vous me servez courageusement... je n'aurai plus rien à vous refuser.

M. Isabelle, de pistache qu'il était, devint ponceau.

— Ai -je bien entendu ? dit-il... son crâne s'amollit, son imagination s'oxyda : — À ce prix vous me rendriez féroce !

— Monsieur ! ... dit-il à Gabriel dont il toucha l'épaule. — Monsieur, marchons !

Gabriel se releva comme éveillé de quelque rêve pénible.

— Ah ! c'en est trop ! s'écria-t-il, et vous aussi ! mais, vous l'avez voulu, oh ! mon Dieu !

Et, dans ce mot, jetant à la femme qui l'envoyait mourir tout ce qu'il y avait de déception et de rage dans son cœur, il sortit avec M. Isabelle.

## ÉPILOGUE

Et maintenant, prend fin cette longue et multiple énumération de faits dont la conduite fut successivement livrée à tant de volontés contraires.

Le duel eut lieu entre M. Isabelle et Gabriel. La Providence ne voulut pas que l'innocence succombât : Gabriel fut tué.

Mais, par un juste retour, lorsque M. Isabelle (à qui ce duel fit beaucoup d'honneur au cercle), réclama, à titre d'épices, le prix de sa victoire ; sa femme lui déclara que — *jamais elle ne consentirait à revoir un homme couvert du sang d'un de ses semblables.*

Amaury qui, sorti de son étui, apprit à la fois cette mort et celle du fidèle Grand-Jean, dit ce mot généreux et profond : — *Ne conservons aucun mauvais souvenir de ceux qui ne sont plus ; la mort est comme le feu, elle épure.*

Et Madame Isabelle en se couchant le soir pensa que : — *la vertu d'une femme au lit ressemble beaucoup à la bonne foi d'un prisonnier sur parole.*

Or, comme elle avait pensé tout haut, le marquis répondit :

— *C'est ce qui m'explique le soin que prennent tous les gouverneurs de places fortes de doubler la garde de ville, quand ils ont des prisonniers de cette sorte ; et l'habitude qu'avait une de mes grand'tantes, femme prudente qui vivait au temps du directoire, de se faire coudre chaque nuit dans sa chemise.*

La  
Gab  
Kal  
othèque